

**Theodore Kaczynski**

**La société industrielle et  
son avenir**

**Éditions de l'encyclopédie des Nuisances, 1998**

A retrouver également ici sur le Web : <http://kropot.free.fr/Kaczynski-livre.htm>



---

## Sommaire

Note de l'éditeur.....	4
Introduction.....	6
La psychologie du progressisme moderne .....	7
Sentiments d'infériorité .....	7
Sursocialisation .....	10
Le processus d'auto-accomplissement.....	13
Les activités de substitution.....	13
L'autonomie .....	15
Les causes des problèmes sociaux.....	16
La perturbation du processus d'auto-accomplissement dans la société moderne....	18
Comment certaines personnes s'adaptent .....	23
Les mobiles des scientifiques .....	25
L'essence de la liberté .....	26
Quelques principes historiques.....	28
La société industrielle et technologique ne peut pas être réformée.....	30
La restriction de la liberté est inévitable dans la société industrielle.....	31
Les «mauvais» côtés de la technologie ne peuvent être séparés des «bons» .....	34
La technologie est une force sociale plus puissante que l'aspiration à la liberté .....	35
Des problèmes sociaux plus simples se sont révélés insolubles.....	38
La révolution est plus aisée que la réforme .....	39
Le contrôle du comportement humain .....	40
L'espèce humaine à la croisée des chemins .....	45
La souffrance humaine .....	46
L'avenir .....	48
Stratégie .....	50
Les deux technologies.....	56
Les dangers du progressisme .....	58
Note finale .....	62
NOTES .....	64

---

## Note de l'éditeur

Le 22 janvier 1998, Theodore Kaczynski a reconnu devant un tribunal californien être le terroriste que la police avait dénommé «Unabomber»; et par là même être l'auteur du manifeste — *Industrial Society and Its Future* — dont «Unabomber» avait obtenu la publication dans la presse, en assurant qu'il cesserait en échange les attentats à la bombe qu'il commettait depuis dix-sept ans. Ces attentats, destinés selon leur auteur à frapper des individus liés à la recherche scientifique ou diversement impliqués dans la promotion du progrès technique, avaient fait trois morts — le propriétaire d'un magasin d'ordinateurs, un cadre d'une compagnie de publicité et le président de la corporation des exploitants forestiers de Californie —, ainsi qu'une vingtaine de blessés. Dénoncé par son frère, qui l'avait reconnu grâce aux indices fournis par le texte du manifeste, Kaczynski avait été arrêté le 3 avril 1996. Lors de son procès, commencé en novembre 1997, le droit d'assurer lui-même sa défense lui fut refusé, le juge invoquant sa «schizophrénie paranoïde» et sa volonté de «manipuler le procès» ; il finit donc par accepter de plaider coupable et fut condamné à la prison à vie.

Dans la lettre que, juste après un dernier attentat, il adressait en avril 1995 au *New York Times* pour proposer d'abandonner le terrorisme si l'on publiait son texte, Kaczynski écrivait: «Au cours des années, nous avons consacré autant de soin à la mise au point de nos idées qu'à celle de nos bombes, et nous avons maintenant quelque chose d'important à dire.» Après sa démission de l'Université en 1969 (il était maître assistant de mathématiques à Berkeley), il avait commencé par formuler sa critique de la technologie sur un mode naïvement réformiste : cherchant à susciter une campagne pour l'arrêt total de la recherche scientifique, il proposait en 1971 de réclamer l'adoption de lois en interdisant le financement tant public que privé et, pour commencer, de créer une organisation qui défendrait ce programme. On peut trouver un souvenir de cette naïveté dans la critique lucide qu'il en fait, bien revenu de telles illusions, en 1995. Mais si les moyens qu'il a ensuite choisis pour poursuivre les mêmes buts ont assuré à son manifeste la publicité qu'il désirait, ils l'ont également affecté d'un certain nombre de défauts qui sont comme le pendant conspiratif de l'irréalisme réformiste-légaliste de sa position antérieure : les perspectives qu'il trace à son espèce de blanquisme (ou bakouninisme) imaginaire sont évidemment d'autant plus floues qu'il n'est pas lui-même parvenu au moindre début d'activité organisée avec d'autres, malgré le sigle pseudo-collectif («FC») qu'il utilise comme signature. Quant aux attentats proprement dits, outre qu'en règle générale ils atteignent rarement ceux qui mériteraient d'en être les victimes et que de toute façon le recours au terrorisme est encore plus inefficace contre la société industrielle qu'il ne l'a jamais été auparavant, on voit que ceux de Kaczynski servent maintenant surtout à *occulter* le contenu et l'existence même de son texte, auquel il n'a plus du tout été fait allusion pendant la durée du procès, ou seulement au passage, comme à une preuve supplémentaire des obsessions paranoïaques de son auteur.

Si nous avons voulu publier une nouvelle version de *Industrial Society and Its future*, après celle qui est déjà parue en français<sup>1</sup>, c'est qu'il nous a semblé que ce texte méritait une traduction moins hâtive et sensationnelle. A qui voudra le lire avec attention, il apparaîtra que l'analyse de Kaczynski va, par son chemin singulier, droit à l'essentiel, et atteint ce qui est bien le *centre* du système universel de la dépossession : l'extinction de toute liberté individuelle dans la dépendance de chacun vis-à-vis d'une machinerie technique devenue *nécessité vitale*. Il fallait donc que ce document puisse *rester*, et c'est ce que notre édition lui assurera.

## Remarques sur la présente traduction :

Nous avons traduit *leftism* et *leftist* par progressisme et progressiste : les termes «gauchisme» et «gauchiste» auraient été inexacts, «gauche» et «homme de gauche», d'un maniement pesant, et d'un sens trop réducteur. Progressisme est historiquement justifié, plus général en même temps que spécifique : c'est bien de cela qu'il s'agit. (N.d.T.)

En américain *power process* : littéralement «processus de pouvoir», qui n'a guère de sens en français. En fait le concept sur lequel Kaczynski fonde son anthropologie et sa critique de l'aliénation évoque l'exercice de soi à la manière de Thoreau, l'activité vitale comme Mumford en parle, et aussi l'instinct de puissance distingué par Hesnard. On peut également y discerner quelque chose de l'*égoïsme* affirmé par Stirner. Tout cela étant, «processus d'auto-accomplissement» a paru la traduction la plus convenable. (N.d.T.)

---

<sup>1</sup> Unabomber, *Manifeste: l'avenir de la société industrielle*, traduit et présenté par J.-M. Apostolidès, préface d'Annie Le Brun, Jean-Jacques Pauvert aux éditions du Rocher, Paris, 1996.

# Introduction

**1.** Les conséquences de la révolution industrielle ont été désastreuses pour l'humanité. Pour ceux d'entre nous qui vivent dans les pays «avancés» l'espérance de vie s'est accrue, mais la société a été déstabilisée, la vie privée de sens, les hommes ont été livrés à l'humiliation, la souffrance psychique s'est généralisée — souffrance qui est également physique dans le tiers monde — et enfin le monde naturel été gravement détérioré. Le développement accéléré de la technologie va empirer les choses et sans aucun doute infliger aux hommes des humiliations plus graves encore et à la nature de plus grands dommages ; il va probablement accroître la désagrégation sociale et la souffrance psychique, et peut-être augmenter la souffrance physique, même dans les pays «avancés».

**2.** Le système industriel-technologique peut survivre, ou il peut s'effondrer. S'il survit, *peut-être* réussira-t-il finalement à réduire les souffrances physiques et psychiques, mais ce sera seulement au terme d'une longue et douloureuse période d'adaptation, et au prix d'une réduction définitive des hommes, et de beaucoup d'autres organismes vivants, à l'état de produits manufacturés, simples rouages de la machine sociale. En outre, si le système survit, on ne pourra en éviter les conséquences : il n'existe aucun moyen, réforme ou ajustement, pour l'empêcher de priver les gens de leur dignité et de leur autonomie.

**3.** Si le système s'effondre, les conséquences seront également très douloureuses, et le seront d'autant plus qu'il se sera étendu et perfectionné ; s'il doit s'effondrer, mieux vaut donc que ce soit aussitôt que possible.

**4.** Nous préconisons donc une révolution contre le système industriel. Elle peut être violente ou non, être soudaine ou s'étaler sur plusieurs décennies. Nous ne pouvons le prédire. En revanche, nous pouvons énoncer dans leurs grandes lignes les dispositions que devraient prendre les ennemis du système industriel, en vue de préparer la voie à une révolution. Ce ne sera pas une révolution *politique*. Ce n'est pas aux gouvernements qu'elle devra s'attaquer, mais aux bases économiques et technologiques de la société actuelle.

**5.** Dans ce texte, nous analyserons seulement quelques-uns des aspects négatifs inhérents au système industriel-technologique, d'autres seront évoqués brièvement ou simplement ignorés. Cela ne signifie pas que nous les minimisons mais, pour des raisons pratiques, nous devons limiter notre propos aux points qui n'ont pas reçu une attention suffisante, ou au sujet desquels nous avons quelque chose de nouveau à dire. Par exemple, les mouvements de défense de l'environnement et des espaces naturels étant désormais bien implantés, nous parlerons peu ici de la dégradation de l'environnement ou de la destruction de la nature sauvage, même si nous leur accordons une très grande importance.

# La psychologie du progressisme moderne

**6.** Presque tout le monde s'accordera à dire que nous vivons dans une société profondément troublée. Le progressisme est une des manifestations les plus répandues de la folie de notre monde ; quelques réflexions à son propos peuvent ainsi servir d'introduction à l'examen des problèmes de la société moderne dans son ensemble.

**7.** Mais qu'est-ce que le progressisme ? Dans la première moitié du XXe siècle, on pouvait à peu près identifier le progressisme au socialisme. Aujourd'hui, les choses sont moins claires, et il est difficile de qualifier d'un seul mot un mouvement devenu très hétéroclite. Quand nous parlerons ici des progressistes, nous ferons surtout référence aux socialistes, aux collectivistes, aux gens «politiquement corrects», aux féministes, aux défenseurs des homosexuels et des handicapés, aux défenseurs des droits des animaux, etc. Mais n'est pas forcément progressiste celui qui participe à de telles activités ; nous essayerons de cerner un type psychologique, ou un ensemble de types, plutôt qu'un mouvement ou une idéologie. Ce que nous entendons par progressisme sera précisé au cours de notre examen de la mentalité progressiste (voir également paragraphes 227-230).

**8.** Même alors, il semble inévitable que notre conception du progressisme n'ait pas toute la clarté voulue. Nous essayerons seulement de mettre en évidence, de manière rapide et approximative, les deux grandes tendances psychologiques qui sont, selon nous, les caractéristiques principales du progressisme moderne. Nous ne prétendons aucunement énoncer toute la vérité sur la mentalité progressiste. Notre propos s'applique uniquement au progressisme actuel. La question reste ouverte de savoir s'il vaut également pour les progressistes du XIXe siècle et du début du XXe siècle.

**9.** Nous appellerons ces deux tendances «sentiments d'infériorité» et «sursocialisation». Les sentiments d'infériorité caractérisent l'ensemble du progressisme moderne, alors que la sursocialisation n'en caractérise qu'une partie, mais une partie très influente.

## Sentiments d'infériorité

**10.** Nous n'entendons pas «sentiments d'infériorité» au sens strict du terme, nous parlons plutôt d'un ensemble de traits : autodépréciation, sentiments d'impuissance, tendances dépressives, défaitisme, culpabilité, haine de soi, etc. Nous affirmons que les progressistes d'aujourd'hui sont portés à présenter ces traits, qui peuvent être plus ou moins réprimés, mais qui sont déterminants dans l'orientation du progressisme moderne.

**11.** Lorsqu'un individu juge dépréciatifs presque tous les propos tenus sur lui — ou sur les groupes auxquels il s'identifie — nous pouvons dire qu'il nourrit un sentiment

d'infériorité ou de dépréciation de soi. C'est une attitude fréquente chez ceux qui militent en faveur des droits des minorités, qu'ils appartiennent ou non aux communautés qu'ils défendent. Ils sont particulièrement susceptibles sur les mots désignant les minorités. Les termes «nègre», «oriental», «handicapé», ou «nana» désignant un Africain, un Asiatique, un infirme ou une femme n'avaient pas à l'origine de connotation péjorative. «Nana» et «gonzesse» étaient presque les équivalents féminins de «gars», «mec» ou «type». Ce sont les militants eux-mêmes qui leur ont donné un sens péjoratif. Quelques défenseurs des droits des animaux vont jusqu'à rejeter le terme «animal domestique» et insistent pour le remplacer par «compagnon animal». Les anthropologues progressistes se donnent beaucoup de mal pour éviter le moindre propos dépréciatif sur les peuples primitifs. Ils veulent désormais les appeler des «peuples sans écriture». Ils réagissent de façon presque paranoïaque à tout ce qui pourrait suggérer qu'une culture primitive est inférieure à la nôtre. (Nous ne voulons pas dire qu'elles le *sont*. Nous mentionnons simplement le fait que les anthropologues sont très chatouilleux sur ce point.)

**12.** Les plus sensibles au langage «politiquement incorrect» ne sont ni le Noir du ghetto, ni l'immigré asiatique, ni la femme battue, ni la personne handicapée ; il s'agit plutôt d'une minorité de militants dont la plupart n'appartiennent à aucun groupe «opprimé», mais viennent des couches privilégiées de la société. Le bastion du «politiquement correct» se trouve dans les universités, en majorité chez les professeurs, blancs, de sexe masculin, hétérosexuels, issus de la classe moyenne, avec emploi fixe et bon salaire.

**13.** De nombreux progressistes font leurs les problèmes des groupes qui paraissent faibles (les femmes), historiquement vaincus (les Indiens d'Amérique), répulsifs (les homosexuels) ou inférieurs d'une quelconque façon. Ce sont eux qui pensent que ces groupes sont inférieurs et c'est précisément à cause de cela qu'ils s'identifient à eux, même s'ils ne s'avouent jamais de tels sentiments. (Nous ne voulons pas dire que les femmes, les Indiens, etc., sont *inférieurs*, nous relevons seulement un trait de la psychologie progressiste.)

**14.** Les féministes sont vraiment rongées par la crainte que les femmes *ne soient pas* aussi fortes et aussi compétentes que les hommes, et cherchent désespérément à prouver qu'elles le sont.

**15.** Les progressistes ont tendance à haïr tout ce qui renvoie une image de force, d'habileté et de réussite. Ils détestent les États-Unis, la civilisation occidentale, les Blancs de sexe masculin et la rationalité. Mais les raisons invoquées ne correspondent pas vraiment à leurs motivations réelles. Ils *prétendent* détester l'occident parce qu'il est belliqueux, impérialiste, sexiste, ethnocentrique, etc., mais lorsque ces défauts se manifestent dans les pays socialistes ou chez les peuples primitifs, ils leur trouvent mille excuses ou, au mieux, les admettent *du bout des lèvres*; alors qu'ils dénoncent *avec empressement*, et souvent en les exagérant, ces mêmes défauts dans la civilisation occidentale. Cela démontre qu'en réalité ils détestent les États-Unis et la civilisation occidentale en raison de leur force et de leur réussite.

**16.** Des locutions comme « confiance en soi », « indépendance d'esprit », « initiative », « esprit d'entreprise » ou « optimisme » ont peu de place dans le vocabulaire progressiste de gauche. Le progressiste est anti-individualiste et procollectiviste. Il demande à la société de résoudre les problèmes des individus et de les prendre en charge. Il n'a pas confiance en ses propres capacités à résoudre ses problèmes et à satisfaire ses besoins. Il est opposé à la notion de compétition parce que, dans le fond, il se sent minable.

**17.** Les formes d'art prisées par les intellectuels progressistes modernes sont caractérisées par le sordide, l'échec et le désespoir. Ou bien encore elles prennent une tournure orgiaque, rejetant tout contrôle rationnel, comme s'il n'y avait plus aucun espoir de parvenir rationnellement à quoi que ce soit, comme s'il ne restait plus qu'à s'immerger dans les sensations du moment.

**18.** Les philosophes progressistes modernes dévalorisent la raison, la science, la réalité objective et assurent que tout est culturellement relatif. Il est vrai que l'on peut légitimement s'interroger sur les fondements de la connaissance scientifique et se demander si le concept de réalité objective peut être défini, et comment. Mais les philosophes progressistes sont loin d'être des logiciens à tête froide analysant les fondements du savoir. Ils sont profondément et émotionnellement impliqués dans leurs attaques contre la vérité et la réalité, qu'ils mènent selon leurs propres besoins psychologiques. Pour une part, elles sont un exutoire à leur agressivité et, dans la mesure où elles ont du succès, cela satisfait leur instinct de puissance. Plus profondément, les progressistes détestent la science et la rationalité parce qu'elles font la différence entre des opinions vraies (donc vouées à la réussite, supérieures) ou fausses (donc vouées à l'échec, inférieures). Le sentiment d'infériorité de ces gens est si fort qu'ils ne supportent aucune classification introduisant une hiérarchie des valeurs. Cela explique aussi pourquoi beaucoup d'entre eux rejettent le concept de maladie mentale ou la validité de la mesure du QI. Ils sont hostiles aux explications génétiques des capacités ou du comportement humains parce que de telles explications font apparaître des inégalités entre les gens. Ils préfèrent rendre la société responsable de la disparité entre les individus. Si quelqu'un est « inférieur », ce n'est pas sa faute mais celle de la société, qui ne l'a pas élevé comme il faut.

**19.** Le progressiste n'entre pas dans la catégorie des gens que leurs sentiments d'infériorité rendent vantards, égocentriques, brutaux, portés à se mettre en avant en écrasant les autres. De telles personnes n'ont pas totalement perdu confiance en elles ; elles doutent d'elles-mêmes, mais cherchent néanmoins à devenir fortes, et ce décalage entraîne chez elles un comportement déplaisant **(1)**. Le progressiste est tombé trop bas pour cela. Son sentiment d'infériorité est tellement ancré qu'il ne peut pas s'imaginer fort et doté d'une valeur propre. Cela explique son goût pour le collectivisme : il se sent fort uniquement en tant que membre d'une grande organisation ou d'un mouvement de masse.

**20.** Notez les tendances masochistes des tactiques progressistes : protester en s'allongeant devant des voitures, provoquer intentionnellement les policiers ou les racistes pour s'en faire maltraiter, etc. Ces tactiques peuvent être souvent efficaces, mais de nombreux militants les utilisent non pas comme moyens, mais parce qu'ils

*préfèrent* les tactiques masochistes. La haine de soi est un trait de caractère typique du progressiste.

**21.** Les progressistes prétendent que leur militantisme est fondé sur la compassion ou les principes moraux. Ces derniers jouent effectivement un rôle chez le progressiste de type «sursocialisé», mais ni la compassion ni les principes moraux ne suffisent à expliquer l'activisme des progressistes. L'agressivité et le goût du pouvoir sont des composantes bien trop importantes de leur comportement. Nombre de leurs actions ne sont d'ailleurs pas calculées rationnellement en vue d'aider les gens qu'elles sont censées soutenir. Par exemple, si on pense que «l'action positive» est bonne pour les Noirs, est-il sensé de la réclamer en termes agressifs ou dogmatiques ? Il serait certainement plus judicieux de trouver une approche diplomatique et conciliatrice, en faisant des concessions au moins verbales et symboliques aux Blancs qui trouvent discriminatoire l'action positive. Mais une telle approche ne saurait satisfaire les besoins émotionnels des progressistes. Aider les Noirs n'est pas leur véritable but. Les problèmes raciaux leur servent de justification pour exprimer leur propre agressivité et leur désir frustré de pouvoir. En fait, ils nuisent aux Noirs, parce que leur attitude hostile à l'égard de la majorité blanche tend à exacerber la haine raciale.

**22.** Si notre société n'avait plus de problèmes sociaux, les progressistes en *inventeraient* afin d'avoir un prétexte pour faire du foin.

**23.** Nous insistons sur le fait que ce qui précède ne prétend pas être une description valant pour chaque individu progressiste. C'est seulement l'esquisse d'une tendance générale.

## Sursocialisation

**24.** Les psychologues utilisent le terme de «socialisation» pour désigner le processus d'apprentissage par lequel on fait passer les enfants, afin qu'ils pensent et qu'ils agissent comme l'exige la société. Une personne est dite bien socialisée, lorsqu'elle adhère au code moral de cette société et s'y intègre efficacement. Il peut paraître insensé de parler de sursocialisation dans le cas de nombreux progressistes de gauche, puisqu'ils sont perçus comme des rebelles. Cela est pourtant justifié ; de nombreux progressistes ne sont pas aussi révoltés qu'ils le paraissent.

**25.** Le code moral de notre société est tellement exigeant que personne ne peut penser, ressentir ou agir de manière entièrement morale. Par exemple, nous sommes supposés ne haïr personne, et pourtant chacun de nous en vient à haïr quelqu'un à un moment ou à un autre, qu'il se l'avoue ou non. Certains sont tellement socialisés que l'effort pour penser, ressentir et agir selon les règles morales leur pèse continuellement. Pour échapper aux sentiments de culpabilité, ils doivent se leurrer sans cesse sur leurs propres mobiles et trouver des explications morales à des sentiments et à des actions qui, en réalité, ont une autre origine. Nous définissons ces gens comme sursocialisés **(2)**.

**26.** La sursocialisation peut conduire à l'autodépréciation, à un sentiment d'impuissance, au défaitisme, à la culpabilité, etc. Un des moyens les plus efficaces pour socialiser un enfant est de l'amener à avoir honte d'actions ou de paroles allant contre les attentes de la société. Si cela est poussé trop loin, ou si un enfant est particulièrement impressionnable, il finira par avoir honte de *lui-même*. En outre, la pensée et le comportement d'une personne sursocialisée sont plus inhibés par les contraintes sociales que ceux d'un individu moins conditionné. La plupart des gens ont fréquemment des comportements répréhensibles : ils mentent, commettent de petits larcins, enfreignent le code de la route, tirent au flanc au travail, détestent un voisin, déblatèrent sur les autres ou manœuvrent pour supplanter un collègue. Un individu sursocialisé ne peut pas se le permettre, ou alors cela provoque chez lui un sentiment de honte et de haine de lui-même. Il ne peut même pas avoir, sans culpabilité, d'idées ou de sentiments contraires à la morale dominante ; il ne peut pas se laisser aller à des pensées « malpropres ». Et la socialisation n'est pas seulement affaire de morale ; nous sommes socialisés pour nous conformer à de nombreuses normes de conduite ne relevant pas de la morale. La personne sursocialisée est ainsi tenue psychologiquement en laisse et passe toute sa vie à suivre le chemin tracé par la société ; il en résulte une sensation de contrainte et d'impuissance qui pèse sur elle comme un fardeau. Nous affirmons que la sursocialisation est l'une des plus cruelles tortures que les hommes s'infligent mutuellement.

**27.** Une partie très importante et influente du progressisme moderne est sursocialisée, et cette sursocialisation détermine à bien des égards ses orientations. Les progressistes sursocialisés sont en général des intellectuels ou des individus appartenant à la « bourgeoisie ». Notez que les intellectuels universitaires **(3)** constituent à la fois le secteur le plus fortement socialisé et le plus progressiste de notre société.

**28.** Le progressiste sursocialisé cherche à se débarrasser de sa laisse psychologique et à affirmer son autonomie en se rebellant. Mais il est en général trop faible pour s'opposer aux valeurs fondamentales de la société. D'une manière générale, ses buts *n'entrent pas* en conflit avec la morale dominante. Au contraire, le progressiste s'empare d'un grand principe moral, en fait son cheval de bataille, et accuse ensuite l'ensemble de la société de le bafouer : égalité des races, des sexes, aide aux démunis, pacifisme, non-violence, liberté d'expression, protection des animaux et, plus profondément, devoir individuel de servir la société, et devoir de la société de prendre l'individu en charge. Toutes ces valeurs sont depuis longtemps enracinées dans notre société ou du moins dans les classes moyenne et supérieure **(4)**. Elles sont explicitement ou implicitement exprimées ou présumées par les médias ou dans le système éducatif. Les progressistes, surtout ceux de type sursocialisé, ne les remettent généralement pas en cause, mais expliquent leur hostilité envers la société en affirmant, à plus ou moins juste titre, qu'elle ne respecte pas ces principes.

**29.** Voici une illustration de la manière dont le progressiste sursocialisé montre son attachement réel aux conventions dominantes, alors qu'il prétend s'y opposer. Nombreux sont ceux qui militent en faveur de « l'action positive », pour l'accession des Noirs à des métiers prestigieux, pour une meilleure éducation dans des écoles noires

mieux financées. Ils considèrent le mode de vie de la «sous-classe» noire comme une injustice et veulent intégrer les Noirs dans le système, en faire des cadres, des juristes, des scientifiques, en tout point semblables aux Blancs de la classe moyenne. Ils répondront que pour rien au monde ils ne veulent faire de l'homme noir une copie de l'homme blanc, qu'ils veulent au contraire préserver la culture afro-américaine. Mais en quoi consiste au juste une telle préservation ? Elle se réduit pour l'essentiel au fait de manger des plats traditionnels noirs, d'écouter de la musique noire, de s'habiller à la mode noire et de fréquenter une église pour Noirs ou une mosquée. En d'autres termes, cette culture ne peut s'exprimer que superficiellement. Sur tous les points *essentiels*, ils veulent que les Noirs adoptent les idéaux de la classe moyenne blanche. Ils veulent leur faire étudier les disciplines techniques, qu'ils deviennent des cadres ou des scientifiques, qu'ils fassent carrière pour prouver que les Noirs sont aussi performants que les Blancs, que les parents noirs soient «responsables», que les gangs noirs deviennent non violents, etc. Mais ce sont justement là les valeurs du système industriel-technologique, qui se contrefout du genre de musique qu'un homme écoute, du style de vêtements qu'il porte ou de sa religion, aussi longtemps qu'il suit des études, qu'il exerce un métier respectable, qu'il grimpe dans l'échelle sociale, qu'il se comporte en parent «responsable», qu'il est non violent, etc. En réalité, et bien qu'il s'en défende, le progressiste sursocialisé veut que l'homme noir s'intègre au système et qu'il en adopte les valeurs.

**30.** Nous n'affirmons pas que les progressistes, même sursocialisés, ne se rebellent *jamais* contre les valeurs fondamentales de notre société. Ils le font évidemment quelquefois. Certains d'entre eux, en s'engageant dans des actions violentes, ont même remis là en cause un des principes fondamentaux de notre société. De leur propre aveu, la violence est pour eux une forme de «libération». En d'autres termes, en usant de violence, ils brisent le carcan psychologique dans lequel ils furent élevés. Parce qu'ils sont sursocialisés, ils se sentent plus prisonniers que d'autres ; d'où leur désir de se libérer. Mais ils justifient en général leur révolte dans les termes de la morale dominante. S'ils usent de moyens violents, ils disent se battre contre le racisme, ou quelque chose d'approchant.

**31.** Nous savons que cette description schématique de la psychologie progressiste peut susciter beaucoup d'objections. La réalité est plus complexe, et il faudrait plusieurs volumes pour en faire un inventaire détaillé, à supposer que toutes les données soient disponibles. Nous avons simplement voulu en indiquer les deux tendances principales.

**32.** Les problèmes du progressiste font comprendre les problèmes de la société dans son ensemble. La dépréciation de soi, les tendances dépressives et le défaitisme ne lui sont pas réservés. Quoique ces traits soient vraiment remarquables chez lui, ils sont également très répandus ailleurs. Et la société actuelle s'efforce de nous socialiser plus qu'aucune autre ne l'avait fait jusque-là. Au point que des experts nous expliquent comment il faut manger, prendre de l'exercice, faire l'amour, élever nos enfants, etc.

# Le processus d'auto-accomplissement

**33.** Les êtres humains ont le besoin, sans doute biologique, de quelque chose que nous appellerons le « processus d'auto-accomplissement ». Il s'agit d'un besoin voisin du besoin de puissance, dont l'existence est largement reconnue, sans que ce soit exactement la même chose. Ce processus d'auto-accomplissement comporte quatre composantes. Nous nommerons but, effort et réalisation les trois composantes les plus aisément identifiables — tout le monde a besoin de buts qui exigent des efforts pour être atteints, et de réussir à en atteindre au moins quelque uns. La quatrième composante est plus délicate à définir et n'est peut-être pas indispensable à tout le monde ; il s'agit de l'autonomie, dont nous parlerons plus loin (paragraphe 42-44).

**34.** Prenons le cas d'un homme à qui il suffit de désirer quelque chose pour l'obtenir. Un tel homme a du pouvoir, mais de sérieux problèmes psychologiques apparaîtront chez lui. Au début, il s'amusera beaucoup, mais petit à petit il connaîtra l'ennui et le découragement. Il peut même devenir cliniquement dépressif. L'histoire montre que les aristocraties oisives finissent par sombrer dans la décadence. Contrairement aux aristocraties guerrières qui doivent combattre pour se maintenir au pouvoir, les aristocraties oisives et insouciantes terminent dans la langueur, l'hédonisme et la dépression, même lorsqu'elles détiennent le pouvoir. Ce qui montre que le pouvoir n'est pas tout : il faut avoir des buts en fonction desquels l'exercer.

**35.** Tout le monde a des buts ; ne serait-ce que ceux liés aux nécessités de la survie : nourriture, eau, vêtements et habitat adaptés au climat. Mais l'aristocratie oisive n'a besoin de faire aucun effort pour obtenir tout cela. D'où son ennui et sa démoralisation.

**36.** Ne pas atteindre certains buts peut conduire à la mort, s'ils se rapportent à des nécessités physiques, et sinon à la frustration, si le fait d'y échouer ne compromet pas la survie. Passer toute une vie sans pouvoir jamais atteindre aucun de ses buts mène au défaitisme, à la dépréciation de soi ou à la dépression.

**37.** Pour éviter de sérieux problèmes psychologiques, un homme doit donc se donner des buts qui supposent des efforts pour être atteints, et il doit connaître un minimum de succès dans la poursuite de ses buts.

## Les activités de substitution

**38.** Pour autant les aristocrates oisifs ne sombrent pas tous dans l'ennui ou la démoralisation. L'empereur Hirohito, par exemple, au lieu de se réfugier dans un hédonisme décadent, s'est intéressé à la biologie marine, domaine où il se distingua. Quand les gens peuvent satisfaire sans efforts leurs besoins physiques, ils s'inventent souvent des objectifs artificiels, auxquels ils consacrent la même énergie, avec le même investissement émotionnel que s'il s'agissait d'assurer leur survie. Les aristocrates de l'Empire romain avaient ainsi des ambitions littéraires ; de nombreux

aristocrates ont consacré beaucoup de temps et d'énergie à chasser, alors qu'ils ne manquaient certainement pas de nourriture ; d'autres rivalisaient dans l'étalage de leurs richesses ; et quelques-uns, comme Hirohito, se sont tournés vers la science.

**39.** Nous utiliserons l'expression «activité de substitution» pour désigner une activité dirigée vers un but artificiel que les gens se donnent à seule fin d'avoir un but quelconque à poursuivre, et surtout pour le sentiment de «réalisation» qu'ils retirent de cette activité. Voici une règle simple pour identifier les activités de substitution. Soit un individu consacrant beaucoup de temps et d'énergie à atteindre un but quelconque ; demandez vous ceci : s'il devait les consacrer à satisfaire ses besoins biologiques, et que cet effort mobilise ses facultés physiques et mentales de manière intéressante et variée, souffrirait-il vraiment de ne pas atteindre cet autre but qu'il s'était fixé ? Si la réponse est non, il s'agit alors d'une activité de substitution. Les travaux d'Hirohito sur la biologie marine entrent manifestement dans cette catégorie ; il est en effet certain que s'il avait dû consacrer son temps à des tâches intéressantes et non scientifiques pour satisfaire aux nécessités de la vie, il ne se serait pas senti diminué de ne pas tout connaître de l'anatomie et de la vie des animaux marins. En revanche, la recherche du plaisir sexuel et de l'amour, par exemple, n'est pas une activité de substitution, parce que la plupart des gens, aussi satisfaisante que soit leur vie par ailleurs, se sentiraient mutilés si leur existence se déroulait sans relations amoureuses. (Mais la recherche frénétique et forcenée du plaisir sexuel peut être une activité de substitution.)

**40.** Dans la société industrielle moderne, la satisfaction des besoins matériels ne requiert qu'un minimum d'efforts. Il suffit de suivre une formation qui dispense un petit savoir-faire technique, puis d'arriver à l'heure au travail et de déployer le peu d'effort nécessaire pour conserver ce travail. Une intelligence moyenne et, par-dessus tout, la *soumission* : voilà tout ce que la société demande, ensuite de quoi elle prendra soin de vous, depuis le berceau jusqu'à la tombe. (Certes, il existe bien une sous-classe à laquelle on ne garantit pas la satisfaction de ses besoins matériels, mais nous parlons ici de la majorité des gens.) Il n'est donc pas surprenant que la société moderne soit encombrée d'activités de substitution. En font partie les travaux scientifiques, l'exploit sportif, l'action humanitaire, la création artistique et littéraire, la réussite professionnelle, l'accumulation d'argent et de biens matériels en telle quantité qu'ils cessent de procurer une quelconque satisfaction physique, et l'activisme social lorsqu'il n'est pas vital pour le militant lui-même, comme dans le cas des activistes blancs qui se battent pour les droits des minorités non blanches. Ce ne sont pas toujours de pures activités de substitution, puisqu'elles n'ont pas forcément pour seul motif le simple besoin d'avoir un but. Le travail scientifique peut s'expliquer en partie par la soif de prestige, la création artistique par le besoin d'exprimer des émotions, l'activité militante par l'agressivité. Mais ces activités sont dans de nombreux cas des activités de substitution. La plupart des scientifiques, par exemple, diront probablement que «l'épanouissement» qu'ils trouvent dans leur travail est plus important que le prestige ou que l'argent qu'ils en retirent.

**41.** Pour beaucoup, si ce n'est pour la majorité, les activités de substitution sont en réalité moins satisfaisantes que ne le serait la poursuite de buts authentiques — c'est-à-dire de buts qui existeraient même si le besoin d'auto-accomplissement n'était pas frustré. La preuve en est que dans la plupart des cas, les gens profondément

impliqués dans ces activités de substitution ne sont jamais satisfaits, jamais tranquilles. Ainsi, celui qui gagne de l'argent lutte constamment pour accroître sa fortune. A peine a-t-il résolu un problème que le scientifique s'attaque à un autre. Le coureur de fond cherche à courir toujours plus vite, toujours plus loin. De nombreuses personnes se livrant à des activités de substitution diront qu'elles en retirent un plus grand sentiment de réalisation que de l'activité «banale» de pourvoir à leurs besoins biologiques, mais c'est parce que, dans notre société, l'effort nécessaire pour satisfaire ceux-ci est devenu quelque chose d'insignifiant. Qui plus est, les gens ne satisfont pas leurs besoins biologiques de façon autonome, mais en fonctionnant comme des rouages d'une énorme machine sociale. En revanche, ils conservent généralement une grande autonomie dans leurs activités de substitution.

## L'autonomie

**42.** L'autonomie, en tant qu'élément constitutif de l'auto-accomplissement, n'est peut-être pas indispensable à tout le monde. Mais la plupart des gens en ont plus ou moins besoin dans la poursuite de leurs buts. Ils veulent déployer leurs efforts à leur propre initiative, sous leur direction et leur contrôle. Cela dit, il n'est pas indispensable que ce soit en tant qu'individus isolés ; il suffit le plus souvent que ce soit au sein d'un petit groupe où ils puissent prendre l'initiative d'une activité et en garder la direction et le contrôle. La recherche d'un auto-accomplissement peut ainsi être menée par une demi-douzaine d'individus discutant ensemble d'un projet et unissant leurs efforts pour le réaliser. En revanche, ils en seront frustrés s'ils travaillent sous des ordres impératifs venus d'en haut, ne laissant place ni à l'autonomie, ni à l'initiative. Il en va de même lorsque les décisions collectives sont prises dans un groupe trop étendu pour que le rôle de chacun ait une signification quelconque **(5)**.

**43.** Certains individus ne semblent avoir qu'un besoin réduit d'autonomie. ou bien leur instinct de puissance est faible, ou bien ils le satisfont en s'identifiant à quelque organisation puissante dont ils sont membres. Et puis il y a les imbéciles, les animaux humains qui semblent se satisfaire d'un sentiment purement physique de leur puissance (le bon soldat, qui acquiert ce sentiment en développant des capacités militaires qu'il met aveuglément au service de ses supérieurs).

**44.** Mais pour la plupart, c'est grâce à l'auto-accomplissement — avoir un but et l'atteindre par un effort *autonome* — que s'acquièrent estime de soi, confiance et sentiment de puissance. Pour quiconque n'a pas l'occasion de mener à bien le processus d'auto-accomplissement, les conséquences, qui dépendent de l'individu et de la manière dont ce processus est perturbé, sont l'ennui, la démoralisation, la dépréciation de soi, les sentiments d'infériorité, le défaitisme, la dépression, l'anxiété, la culpabilité, la frustration, l'hostilité, la violence envers sa femme ou son enfant, l'hédonisme insatiable, les déviations sexuelles, les troubles du sommeil ou de l'appétit, et ainsi de suite **(6)**.

# Les causes des problèmes sociaux

**45.** Tous ces symptômes peuvent certes exister dans n'importe quel type de société, mais ils sont produits massivement par les sociétés industrielles modernes. Nous ne sommes pas les premiers à dire que le monde actuel semble devenir fou. Cela n'est pas naturel et normal pour une société humaine. Il y a de bonnes raisons de penser que l'homme primitif souffrait moins du stress et de la frustration que l'homme moderne, et qu'il était plus satisfait de son mode de vie. Il est vrai que tout n'était pas délices et splendeurs dans les sociétés primitives. Le viol était courant chez les aborigènes d'Australie, et les travestis n'étaient pas rares dans certaines tribus d'Indiens d'Amérique. Mais il est certain qu'en général les problèmes évoqués au paragraphe précédent étaient beaucoup moins répandus chez les primitifs.

**46.** Nous voyons la cause des problèmes sociaux et psychologiques des sociétés modernes dans le fait qu'elles imposent des conditions de vie radicalement différentes de celles qui ont permis l'évolution de l'espèce humaine, et des modes de comportement en rupture avec ceux des hommes d'autrefois. Nous considérons l'impossibilité de poursuivre de façon satisfaisante son auto-accomplissement comme étant la plus grave de toutes les conditions de vie anormales que la société moderne impose aux gens. Mais ce n'est pas la seule. Avant d'en venir à la perturbation du processus d'auto-accomplissement en tant que cause des problèmes sociaux, nous allons en examiner quelques autres.

**47.** Parmi les conditions anormales présentes dans la société industrielle moderne, il faut citer la densité excessive de la population, la séparation de l'homme et de la nature, l'extrême rapidité des transformations sociales et l'effondrement des petites communautés naturelles telles que la famille élargie, le village ou la tribu.

**48.** Personne n'ignore que la promiscuité provoque le stress et l'agressivité. L'actuel niveau d'entassement, la séparation de l'homme et de son milieu naturel résultent du progrès technologique. Toutes les sociétés préindustrielles étaient à prédominance rurale. La révolution industrielle a énormément accru la taille des villes et augmenté le nombre de gens qui y vivent, et l'agriculture industrielle a permis d'atteindre une densité de population inconnue jusqu'alors. (De plus, la technologie aggrave les conséquences de la promiscuité en donnant aux gens la possibilité de nuire à leurs semblables. Par exemple, tout un arsenal d'appareils bruyants : tondeuses à gazon, postes de radio, motos, etc. Si l'utilisation de ces engins n'est pas réglementée, les gens qui veulent la paix et la tranquillité sont excédés par le bruit. Si leur emploi est limité, les gens qui les utilisent se sentent frustrés. Mais si ces machines n'avaient jamais été inventées, il n'y aurait eu ni conflit ni frustration.)

**49.** La nature, qui change très lentement, procurait un cadre stable aux sociétés primitives, et donc un sentiment de sécurité. Dans le monde moderne, c'est au contraire la société humaine qui domine la nature, et les changements technologiques modifient rapidement cette société. Il n'y a donc plus de cadre stable.

**50.** Les conservateurs sont idiots : ils se lamentent sur l'effondrement des valeurs traditionnelles mais s'enthousiasment pour le progrès technique et la croissance économique. Il ne leur est visiblement jamais venu à l'idée qu'on ne peut pas opérer de changements rapides et radicaux dans la technologie et l'économie d'une société sans provoquer des changements tout aussi rapides dans tous les autres domaines, et que ces changements détruisent inévitablement les valeurs traditionnelles.

**51.** L'effondrement de ces valeurs implique la rupture des liens sociaux qui assuraient la cohésion des petits groupes traditionnels. Cette destruction provient également du fait que les conditions modernes exigent souvent des individus qu'ils déménagent, se séparant ainsi de leur communauté d'origine. De plus, une société technologique *doit* affaiblir la famille et les communautés locales si elle veut fonctionner efficacement ; l'individu doit d'abord servir le système, et seulement dans un deuxième temps une communauté restreinte, car si la loyauté pratiquée au sein des petites communautés était la plus forte, elles agiraient pour leur propre compte, aux dépens du système.

**52.** Supposez qu'un fonctionnaire, ou un cadre d'entreprise, offre un poste à un parent, un ami ou un coreligionnaire, plutôt qu'à un individu plus qualifié. Sa «fidélité» personnelle aura donc supplanté son dévouement au système et cela s'appelle du «népotisme», ou de la «discrimination», deux péchés terribles pour la société moderne. Les sociétés qui se veulent industrielles sans avoir réussi à subordonner les solidarités personnelles ou locales au loyalisme à l'égard du système sont souvent très inefficaces (voyez l'Amérique latine). Une société industrielle avancée ne peut tolérer que de petites communautés émasculées, domptées et transformées en outils à son service **(7)**.

**53.** La surpopulation, le changement rapide et l'effondrement des communautés ont été largement reconnus comme causes de problèmes sociaux. Mais nous ne pensons pas qu'ils suffisent à expliquer la multiplication des problèmes actuels.

**54.** Quelques villes préindustrielles étaient très étendues et très peuplées ; leurs habitants ne semblent pourtant pas avoir souffert de problèmes psychologiques aussi graves que l'homme moderne. En revanche, il y a encore aujourd'hui en Amérique des campagnes peu peuplées et on y rencontre les mêmes problèmes que dans les villes, même s'ils sont moins aigus. La surpopulation ne semble donc pas être le facteur décisif.

**55.** Dans l'Amérique du XIXe siècle en expansion vers l'Ouest, la mobilité de la population entraîna sans doute au moins autant qu'aujourd'hui la dissolution de «familles élargies et des petites communautés. En fait, de nombreuses familles choisissaient de vivre isolées, sans voisins à des kilomètres à la ronde ; elles n'appartenaient à aucune communauté et pourtant cela ne semble pas avoir occasionné de problèmes particuliers.

**56.** De plus, l'Amérique des pionniers connut une transformation très rapide et très profonde. Un homme pouvait être né et avoir été élevé dans une cabane en rondins,

à l'écart des lois et de l'ordre, se nourrir essentiellement de gibier, et se retrouver, à un âge plus avancé, avec un emploi stable, dans une communauté bien ordonnée et bien policée. C'était un changement beaucoup plus profond que celui affectant la vie d'un individu moderne, et cela ne semble pourtant pas avoir induit de problèmes psychologiques. En fait, la société américaine du XIXe siècle était confiante et optimiste, contrairement à celle d'aujourd'hui **(8)**.

**57.** Nous pensons que la différence tient au fait que l'homme moderne a la sensation, largement justifiée, que le changement lui est *imposé*, alors que le pionnier du XIXe siècle pensait, lui aussi à juste titre, que le changement était son œuvre, dû à sa seule initiative. Il s'installait sur la terre qu'il avait choisie et y créait une ferme de ses mains. En ce temps-là, un comté entier pouvait être habité par à peine deux cents personnes et constituer une entité beaucoup plus isolée et plus autonome qu'aujourd'hui. Et le pionnier, en tant que membre d'un petit groupe, participait à la création d'une communauté nouvelle et ordonnée ; on peut se demander si c'était un réel progrès, mais en tout cas, cela satisfaisait le besoin d'auto-accomplissement.

**58.** On pourrait donner d'autres exemples de sociétés dans lesquelles la rapidité des changements, ou l'absence de liens communautaires, ou même les deux, n'ont pas provoqué les massives aberrations de comportement que nous constatons aujourd'hui. Les gens n'ont pas la possibilité de mener à bien de façon normale leur auto-accomplissement ; voilà selon nous la raison primordiale des problèmes sociaux et psychologiques. La société moderne n'est pas la seule où ce processus est perturbé ; il l'a été plus ou moins dans la plupart sinon dans toutes les sociétés civilisées. Mais le problème est devenu particulièrement aigu dans la société industrielle moderne. Le progressisme, surtout dans sa forme récente (seconde moitié du XXe siècle), est par certains côtés un symptôme du fait que les individus sont privés de toute possibilité d'auto-accomplissement.

## **La perturbation du processus d'auto-accomplissement dans la société moderne**

**59.** Nous divisons les aspirations humaines en trois catégories : 1) celles qui peuvent être satisfaites à l'aide d'un effort minime ; 2) celles qui peuvent être satisfaites, mais au prix d'efforts sérieux ; 3) celles qui sont impossibles à satisfaire, quels que soient les efforts fournis. L'auto-accomplissement est le processus qui consiste à satisfaire les aspirations de la deuxième catégorie. Quant à celles de la troisième, plus elles sont nombreuses, plus sont fréquents la frustration, la colère, le défaitisme, la dépression, etc.

**60.** Dans la société industrielle moderne, les aspirations humaines naturelles sont reléguées dans les première et troisième catégories, alors que la deuxième catégorie se compose de plus en plus d'aspirations artificiellement créées.

**61.** Dans les sociétés primitives, les besoins matériels font généralement partie de la deuxième catégorie : on peut les satisfaire, mais seulement au prix d'un effort soutenu. Les sociétés modernes tendent, en revanche, à garantir la survie à tout le monde **(9)** au prix d'un effort minimum, de sorte que les besoins matériels se retrouvent dans la première catégorie. (Il peut y avoir désaccord sur le fait que le travail nécessite un effort «minimum» ; mais en règle générale, les emplois subalternes et intermédiaires demandent surtout de la *soumission*. Il faut s'asseoir ou se tenir debout à l'endroit désigné et faire ce qu'il y a à faire comme il a été prescrit de le faire. Il est rarement nécessaire de produire de réels efforts et de toute façon il n'y a presque aucune autonomie dans le travail ; le besoin d'auto-accomplissement ne peut donc y trouver satisfaction.)

**62.** Dans le monde moderne, des besoins sociaux comme la sexualité, l'amour ou la soif de prestige entrent souvent dans la deuxième catégorie, en fonction de la situation individuelle **(10)**. Mais, sauf pour les gens ayant une soif de prestige particulièrement forte, l'effort demandé pour satisfaire ces besoins est insuffisant pour qu'il y ait réellement auto-accomplissement.

**63.** Certains besoins artificiels qui entrent dans la deuxième catégorie ont donc été créés et ce sont eux qui répondent désormais au besoin d'auto-accomplissement : de sérieux efforts sont en effet requis pour gagner l'argent nécessaire à la satisfaction de ces faux besoins, des techniques de publicité et de marketing ayant été mises au point pour convaincre les individus qu'il leur faut absolument ces objets que leurs grands-parents n'auraient jamais désirés ni même rêvés (voir néanmoins paragraphes **80-82**). L'homme moderne doit assouvir son besoin d'auto-accomplissement en cherchant à satisfaire les aspirations artificiellement créées par la publicité et le marketing **(11)** ainsi qu'en s'adonnant à des activités de substitution.

**64.** Il semble que pour beaucoup de gens, peut-être la majorité, ces formes artificielles d'auto-accomplissement soient insuffisantes. Le sentiment d'inanité qu'éprouvent nombre de nos contemporains (on parle aussi d'«anomie» ou de «vacuité de la classe moyenne» est un thème récurrent dans les textes de critique sociale de la seconde moitié du XXe siècle. Selon nous, la prétendue «crise d'identité» est en réalité la quête d'un but dans l'existence, le plus souvent par la participation à une activité de substitution appropriée. L'existentialisme a peut-être été dans une large mesure une réaction à l'inanité de la vie moderne **(12)**. La recherche d'une «réalisation de soi» est très répandue dans la société moderne. Mais nous pensons que, pour la majorité des gens, une activité dont l'objet principal est la réalisation de soi (c'est-à-dire une activité de substitution) ne peut procurer une réalisation de soi pleinement satisfaisante. En d'autres termes, elle ne peut satisfaire entièrement le besoin d'auto-accomplissement (voir paragraphe **41**): on ne peut le satisfaire vraiment que par des activités ayant quelque but extérieur, comme les besoins matériels, la sensualité, l'amour, le prestige, la vengeance, etc.

**65.** De plus, quand il s'agit de gagner de l'argent, de gravir l'échelle sociale ou de participer au système d'une quelconque manière, la plupart des gens ne sont pas en mesure d'y parvenir de manière *autonome*. La plupart des travailleurs sont salariés et, comme nous le disions au paragraphe **61**, ils doivent passer leur journée à obéir

aux ordres. Même ceux qui sont à leur compte ne disposent que d'une autonomie limitée. Les petits patrons se plaignent sans arrêt d'être entravés par une législation envahissante. Certaines réglementations sont sans doute inutiles mais la plupart sont essentielles et inévitables dans notre société extrêmement complexe. Une bonne part des petites entreprises fonctionnent aujourd'hui au sein d'un réseau de franchises. Il y a quelques années, le *Wall Street Journal* rapportait que beaucoup de sociétés qui cherchaient à développer leur réseau de franchisés demandaient aux candidats de se soumettre à un test de personnalité en vue d'*éliminer* ceux qui, faisant preuve de créativité et d'initiative, n'étaient pas assez dociles pour se fondre dans le moule. La plupart de ceux qui ont le plus besoin d'autonomie ne peuvent donc monter une petite entreprise.

**66.** Les gens vivent aujourd'hui davantage en fonction de ce que le système fait *pour* eux ou *leur* apporte qu'en fonction de ce qu'ils font pour eux-mêmes. Et ce qu'ils font pour eux-mêmes suit de plus en plus les voies tracées par le système. Il fournit les occasions, qui doivent être saisies en accord avec les lois et les réglementations **(13)** ; il faut employer les techniques prescrites par les experts si l'on veut avoir une chance de réussir.

**67.** Le processus d'auto-accomplissement est donc perturbé dans nos sociétés faute d'objectifs réels et d'autonomie. Mais il est également perturbé à cause des aspirations appartenant à la troisième catégorie: celles qu'il est impossible de satisfaire réellement, quels que soient les efforts fournis. Ainsi le besoin de sécurité. Nos vies dépendent de décisions prises par d'autres ; nous n'avons aucun contrôle sur ces décisions et nous ignorons souvent même le nom des gens qui les prennent. («Nous vivons dans un monde où les décisions importantes sont prises par relativement peu de gens — peut-être 500 ou 1.000, Philip B. Heymann, de la *Harvard Law School*, cité par Anthony Lewis, *The New York Times*, 21 avril 1995.) Nos vies dépendent du respect des normes de sécurité dans les centrales nucléaires, du taux de pesticides toléré dans nos aliments, du degré de pollution de l'air, de la compétence (ou de l'incompétence) de notre médecin. Le fait d'obtenir un emploi (ou de le perdre) dépend de décisions prises par les économistes du gouvernement ou par les dirigeants des grandes entreprises, etc. La plupart des individus ne peuvent guère se soustraire à ces dangers. Le besoin individuel de sécurité est donc frustré, provoquant ainsi un sentiment d'impuissance.

**68.** On pourrait objecter à cela que l'homme primitif était matériellement moins en sécurité que l'homme moderne, comme le prouve sa moindre espérance de vie. L'homme moderne serait donc en fait trop en sécurité, plus en tout cas qu'il n'est naturel dans une existence humaine, et c'est ce dont il souffrirait. Mais la sécurité psychologique n'est pas exactement du même ordre que la sécurité matérielle. Ce qui fait que nous nous *sentons* en sécurité n'est pas tant une sécurité objective qu'un sentiment de confiance dans nos capacités à nous prendre en charge. L'homme primitif, menacé par une bête sauvage ou tenaillé par la faim, pouvait se défendre ou aller chercher de la nourriture. Il n'avait nulle certitude de voir ses efforts couronnés de succès mais il ne restait pas impuissant face aux menaces. L'homme moderne est quant à lui menacé par mille dangers contre lesquels il ne peut rien : accidents d'origine nucléaire, alimentation cancérigène, pollution, guerres, augmentation des

impôts, violation de sa vie privée par les grandes organisations, phénomènes économiques et sociaux qui peuvent affecter sa manière de vivre.

**69.** Il est vrai que l'homme primitif était impuissant face à certaines menaces : la maladie, par exemple. Mais il pouvait accepter ce risque avec stoïcisme. Cela faisait partie de la nature des choses, ce n'était la faute de personne, même si on en rendait responsable quelque démon imaginaire et impersonnel. Les périls qui menacent l'homme moderne sont en revanche *créés par l'homme*. Ils ne sont pas le résultat d'un hasard, ils lui sont *imposés* par d'autres, dont il ne peut pas, en tant qu'individu, modifier les décisions. Il se sent donc frustré, humilié et furieux.

**70.** L'homme primitif était maître de sa propre sécurité — en tant qu'individu ou membre d'un *petit* groupe — tandis que celle de l'homme moderne se trouve entre les mains de personnes ou d'organisations trop éloignées de lui, ou trop importantes pour qu'il puisse agir sur elles. Le besoin de sécurité de l'homme moderne appartient donc aux première et troisième catégories ; dans quelques cas (nourriture, habitat, etc.) il obtient cette sécurité au prix d'un effort insignifiant, mais dans d'autres cas, *il ne peut pas* se l'assurer. (Ce qui précède est une simplification, mais cela indique, d'une manière très générale, en quoi la condition de l'homme moderne diffère de celle de l'homme primitif.)

**71.** Les gens éprouvent de nombreux désirs passagers ou des impulsions qui sont automatiquement frustrés dans la vie moderne, et qui font donc partie de la troisième catégorie. On peut se mettre en colère, mais la société n'autorise pas la bagarre. Dans beaucoup de situations, elle ne permet même pas les agressions verbales. On peut être pressé de se rendre quelque part ou avoir envie de flâner, mais il n'y a pas d'autre choix que de suivre le flot des voitures et de respecter les signalisations. On peut vouloir faire son travail d'une manière différente, mais on ne peut en général travailler qu'à condition de se plier aux exigences de son employeur. Dans beaucoup d'autres cas, l'homme moderne est ainsi empêtré dans un filet de lois et de réglementations, implicites ou explicites, qui entravent nombre de ses impulsions et interfèrent donc avec le processus d'auto-accomplissement. La plupart de ces réglementations ne peuvent être abandonnées parce qu'elles sont nécessaires au fonctionnement de la société industrielle.

**72.** La société moderne est, à certains égards, très permissive. Tant que le fonctionnement du système n'est pas en cause, nous pouvons faire généralement ce qui nous plaît. Nous pouvons choisir notre religion, du moment que cela n'entraîne pas un comportement dangereux pour le système. Nous pouvons coucher avec qui nous voulons, aussi longtemps que nous respectons les règles du «*safe sex*». Nous pouvons faire ce que nous voulons, dès lors que c'est *sans importance*. Mais pour tout ce qui a de *l'importance*, le système nous dicte de plus en plus précisément la conduite à suivre.

**73.** Le comportement n'est pas dicté seulement par des lois explicites ou par l'État. Le contrôle est souvent exercé par des coercitions indirectes, des pressions psychologiques ou des manipulations, que mettent en œuvre des organisations non étatiques ou le système dans son ensemble. La plupart des grandes organisations

utilisent certaines formes de propagande (14) pour manipuler les comportements. Cette propagande ne se limite pas aux «films» publicitaires ou aux affiches; elle n'est quelquefois même pas conçue en tant que telle par les gens qui la font. Le contenu d'un divertissement télévisé est un puissant moyen de propagande. Autre exemple de coercition indirecte : il n'y a pas de loi obligeant à travailler chaque jour et à obéir aux ordres de son patron. Légalement, il n'y a rien qui nous interdise d'aller vivre comme les hommes primitifs dans une région sauvage ou de nous mettre à notre compte. Mais en pratique il reste très peu de contrées sauvages, et l'économie n'a besoin que d'un très petit nombre de patrons. La plupart d'entre nous ne peuvent donc survivre qu'en devenant salariés.

**74.** Nous pensons que l'obsession de l'homme moderne pour la longévité, pour la conservation de la vigueur physique et du désir sexuel jusqu'à un âge avancé, est un symptôme d'insatisfaction dû à la perturbation de l'auto-accomplissement. Idem pour le «démon de midi» et le peu d'inclination à faire des enfants, tendance très répandue dans nos sociétés, alors qu'elle était inexistante dans les sociétés primitives.

**75.** Dans les sociétés primitives, le cours de la vie était une succession d'étapes. Une fois les besoins de chaque étape satisfaits, et ses buts atteints, il n'y avait pas de répugnance particulière à passer à la suivante. Un jeune homme trouvait un auto-accomplissement en devenant chasseur, non par goût du sport ou par plaisir, mais pour se nourrir. (Chez les jeunes femmes, l'auto-accomplissement était plus complexe et accordait plus de place au pouvoir social ; nous ne discuterons pas de cela ici.) Cette étape ayant été franchie avec succès, le jeune homme acceptait sans regret d'assumer la responsabilité de fonder une famille. (Certains modernes reculent au contraire indéfiniment le moment d'avoir un enfant parce qu'ils sont trop occupés à chercher une sorte de «réalisation». Nous pensons que la réalisation dont ils ont besoin serait une expérience réussie d'auto-accomplissement, ayant des buts réels plutôt qu'artificiels comme ceux proposés par les activités de substitution.) Ensuite, ayant réussi à élever ses enfants et s'étant accompli en subvenant à leurs besoins matériels, l'homme primitif sentait que sa tâche était remplie et il était prêt à accepter la vieillesse — s'il survivait assez longtemps — et la mort. Beaucoup d'hommes modernes sont au contraire obsédés par l'idée de la mort, comme le montre la quantité d'efforts qu'ils déploient pour se maintenir en forme, conserver leur apparence et leur santé. Nous pensons que cela vient de l'insatisfaction de n'avoir jamais utilisé leurs capacités physiques, de ne s'être jamais accomplis dans une activité corporelle qui ne soit pas futile. L'homme primitif ne craignait pas les atteintes de l'âge, lui qui se servait quotidiennement de son corps dans des tâches pratiques ; en revanche, l'homme moderne en a peur, lui qui n'a jamais fait d'autre effort physique que de marcher de sa voiture à sa maison. C'est celui dont le besoin d'auto-accomplissement a été satisfait durant sa vie qui est le mieux préparé à en accepter la fin.

**76.** En réponse à ces arguments, certains diront: «La société doit donner à chacun l'occasion de son accomplissement.» A ceux-là, nous répondrons que le seul fait que cette occasion soit offerte par la société suffit à lui ôter toute valeur. Les gens ont besoin de trouver ou de construire leurs propres occasions. Aussi longtemps que

ce sera le système qui les leur *accordera*, il les tiendra toujours en laisse. Ils devront la rompre pour devenir autonomes.

## Comment certaines personnes s'adaptent

**77.** Tout le monde ne souffre pas de problèmes psychologiques dans la société industrielle-technologique. Quelques-uns affirment même être très satisfaits du monde tel qu'il est. Nous envisagerons maintenant certaines des raisons pour lesquelles les jugements sur cette société peuvent à ce point diverger.

**78.** D'abord, il y a sans aucun doute de grandes différences dans l'intensité de l'instinct de puissance. Les individus chez qui cet instinct est faible ont relativement peu besoin de mener à bien le processus d'auto-accomplissement, ou du moins peu besoin d'autonomie dans ce processus. Ce sont des individus dociles qui auraient été heureux s'ils avaient été nègres dans les plantations du vieux Sud. (Nous ne voulons pas nous moquer de ces nègres ; la plupart des esclaves *n'acceptaient pas* leur servitude. En revanche, nous méprisons vraiment ceux qui *s'en satisfont*.)

**79.** Certains sont habités d'un instinct exceptionnellement fort et trouvent à l'assouvir une forme d'auto-accomplissement. Par exemple, ceux qui ont un désir hypertrophié de prestige social peuvent passer leur vie à gravir les échelons sans jamais se lasser de ce jeu.

**80.** Les gens sont plus ou moins réceptifs à la publicité et au marketing. Certains sont tellement réceptifs que, même en gagnant beaucoup d'argent, ils ne peuvent jamais satisfaire leur besoin compulsif des nouveaux jouets rutilants que le marketing leur fait miroiter. Aussi, même s'ils touchent un bon salaire, ils n'ont jamais assez d'argent, et leur convoitise est frustrée.

**81.** D'autres en revanche y sont peu réceptifs. Ceux-là ne sont pas intéressés par l'argent. Les acquisitions matérielles ne sont pas nécessaires à leur auto-accomplissement.

**82.** Ceux qui sont moyennement réceptifs à ces techniques peuvent gagner assez d'argent pour satisfaire leur frénésie de produits et de services, mais seulement au prix d'un sérieux effort : heures supplémentaires, second travail, recherche de promotion, etc. L'acquisition matérielle est donc au service de leur besoin d'auto-accomplissement. Mais cela ne veut pas dire que ce besoin est pleinement satisfait. Ils ne sont pas suffisamment autonomes ; — leur travail consiste à exécuter les ordres — et certains de leurs instincts, par exemple de conservation ou d'agression, peuvent être frustrés. (Nous nous sentons coupables d'une trop grande simplification dans les paragraphes 80-82 parce que nous avons fait du besoin d'acquisition matérielle un pur produit de la publicité et du marketing. Bien entendu, cela n'est pas si simple (voir note 11.)

**83.** Certains individus assouviennent partiellement leur instinct de puissance en s'identifiant à une organisation puissante ou à un mouvement de masse. Un individu qui n'a ni buts ni pouvoir rejoint un mouvement ou une organisation, en fait siens les buts et travaille à ce qu'ils soient atteints. Lorsque certains de ces buts sont atteints, l'individu, même si son rôle fut insignifiant, éprouve — grâce à son identification à l'organisation ou au mouvement — un sentiment d'accomplissement. Ce phénomène fut exploité par les fascistes, les nazis et les communistes. Notre société l'utilise également, quoique moins grossièrement. Exemple : Manuel Noriega gênait les États-Unis (but : punir Noriega). Les États-Unis envahirent le Panama (effort) et punirent Noriega (but atteint). Les États-Unis ont ainsi fourni à beaucoup d'Américains, qui s'identifiaient à leur patrie, une occasion d'auto-accomplissement par procuration. C'est pourquoi une très large partie de l'opinion approuva l'invasion du Panama ; cela donnait aux gens un sentiment de puissance **(15)**. Nous constatons le même phénomène dans les armées, les grandes entreprises, les partis politiques, les organisations humanitaires, les mouvements religieux ou idéologiques. Les mouvements progressistes en particulier tendent à attirer des gens qui cherchent à satisfaire leur besoin de puissance ; mais pour la plupart des gens, il ne suffit pas pour cela de s'identifier à une grande organisation ou à un mouvement de masse. ;

**84.** Les gens assouviennent également leur besoin d'auto-accomplissement par des activités de substitution. Comme nous l'avons exposé aux paragraphes 38-40, une activité de substitution est une activité dirigée vers un but artificiel que l'individu se donne seulement pour éprouver un sentiment de «réalisation» et non par besoin d'atteindre réellement ce but. Par exemple, il n'y a aucune raison pratique d'acquérir d'énormes muscles, de mettre une petite balle dans un trou ou de constituer une collection de timbres. Pourtant de nombreuses personnes sont passionnées par le *body building*, le golf ou la philatélie. Certains individus sont plus influençables que d'autres et par là plus enclins prêter de l'importance aux activités de substitution, simplement parce que leur entourage ou la société les persuadent qu'elles sont importantes. C'est pourquoi ils se lancent sérieusement dans des activités essentiellement dérisoires comme le sport, le bridge, les échecs ou la recherche érudite pour initiés, tandis que d'autres, plus clairvoyants, les prennent pour ce qu'elles sont réellement — des activités de substitution — et n'y attachent donc pas assez d'importance pour y chercher le moyen de leur auto-accomplissement. Précisons que dans bien des cas, la manière de gagner sa vie est également une activité de substitution. Non une *pure* activité de substitution, puisqu'elle sert aussi à acquérir de quoi survivre et, pour certains, à obtenir le statut social et les articles de luxe que la publicité leur fait désirer. Mais beaucoup de gens, dans leur travail, fournissent bien davantage d'efforts qu'il n'est nécessaire pour gagner de l'argent ou obtenir le statut qu'ils souhaitent, et ces efforts-là constituent une activité de substitution. Ce surcroît d'effort, avec l'investissement émotionnel qu'il implique, est l'une des plus puissantes forces qui soit au service du développement du système et de son incessant perfectionnement, toujours nuisible à la liberté individuelle (voir paragraphe 131). C'est en particulier chez les ingénieurs et les scientifiques les plus créatifs qu'on voit le travail devenir essentiellement une activité de substitution. Ce point mérite que nous lui consacrons un développement spécifique (paragraphes 87-92).

**85.** Nous avons expliqué dans ce chapitre comment beaucoup de parviennent plus ou moins à assouvir leur besoin d'auto-accomplissement dans la société moderne, mais nous pensons qu'il n'est jamais pleinement satisfait. Tout d'abord, parce que rares sont les individus qui ont une soif inextinguible de prestige, ou qui sont « accrochés » à une activité de substitution, ou encore qui s'identifient suffisamment à un mouvement ou à une organisation pour parvenir à satisfaire de cette manière leur instinct de puissance. Les autres ne sont pas pleinement satisfaits de leurs activités de substitution ou de l'identification à une organisation (voir paragraphes 41, 64). Par ailleurs, le système, à travers une réglementation explicite ou la socialisation, exerce un contrôle trop important, ce qui entraîne un manque d'autonomie et une frustration liée à l'impossibilité d'atteindre certains buts et à la nécessité de réfréner trop d'impulsions.

**86.** Mais même si la plupart des gens étaient satisfaits de la société industrielle-technologique, nous (FC) lui resterions hostiles parce que, entre autres raisons, nous trouvons dégradant que l'individu soit condamné à des activités de substitution ou à s'identifier à une organisation pour tenter de mener à bien son auto-accomplissement, faute de buts réels à poursuivre.

## Les mobiles des scientifiques

**87.** La science et la technologie fournissent les exemples les plus parlants de ce qu'est une activité de substitution. Certains scientifiques prétendent être mus par la « curiosité », ou encore œuvrer pour le « bien de l'humanité ». Mais il est facile de voir qu'aucune de ces explications ne tient. Quant à celle qui invoque la « curiosité », elle est tout simplement absurde. La plupart travaillent dans des domaines hautement spécialisés qui sortent du champ de la curiosité ordinaire. Est-ce qu'un astronome, un mathématicien ou un entomologiste est intéressé par les propriétés de l'isopropyltriméthylméthane ? Bien sûr que non. Seul le chimiste l'est, et il l'est seulement parce que la chimie est son activité de substitution. Est-ce qu'un chimiste est curieux de connaître la classification appropriée d'une nouvelle sorte de coléoptères ? Non. Cette question intéresse seulement l'entomologiste, et il s'y intéresse seulement parce que l'entomologie est son activité de substitution. Si le chimiste et l'entomologiste devaient sérieusement assurer leur survie, et si cet effort mobilisait leurs capacités de manière intéressante sans pourtant rien avoir de scientifique, ils se ficheraient complètement de l'isopropyltriméthylméthane ou de la classification des coléoptères. Supposons que le manque de moyens ait empêché le chimiste de poursuivre ses études, et qu'il soit devenu agent d'assurances. Il se serait intéressé dans ce cas aux problèmes d'assurance et n'aurait rien eu à faire de l'isopropyltriméthylméthane. Il est stupide d'expliquer par la simple curiosité la quantité de temps et d'effort dépensée par les scientifiques dans leur travail. Cette explication ne tient pas debout.

**88.** Il n'est pas plus plausible d'invoquer le « bien de l'humanité ». Certains travaux scientifiques n'ont aucun rapport avec le bien-être de l'espèce humaine — comme la majeure partie de l'archéologie ou de la linguistique comparée, par exemple — et d'autres s'avèrent même manifestement dangereux. Les spécialistes de ces

domaines sont pourtant aussi enthousiastes que ceux qui cherchent de nouveaux vaccins ou étudient la pollution de l'air. Prenons le cas du Dr Edward Teller, qui se lança avec passion dans la promotion des centrales nucléaires. Cette passion est-elle née du désir de faire le bien de l'humanité ? Et dans ce cas pourquoi le Dr Teller s'est-il pas senti concerné par d'autres causes «humanitaires» ? S'il était si humaniste, pourquoi a-t-il participé au développement de la bombe H ? Comme pour beaucoup d'autres travaux scientifiques, il est loin d'être prouvé que les centrales nucléaires sont réellement bénéfiques à l'humanité. Est-ce que la modicité du prix de l'électricité compense l'accumulation des déchets ou les risques d'accidents ? Le Dr Teller a vu seulement un aspect de la question. Son engagement en faveur du nucléaire ne venait évidemment pas d'un désir d'œuvrer au «bien de l'humanité», mais du sentiment de réalisation personnelle qu'il retirait de ses travaux et de leurs applications.

**89.** Cela est vrai pour les scientifiques en général. Excepté en de rares cas, leurs mobiles ne sont ni la curiosité ni le bien de l'humanité, mais un besoin d'auto-accomplissement : avoir un but (un problème scientifique à résoudre), faire un effort (la recherche) et atteindre son but (résolution du problème). La science est une activité de substitution parce que les scientifiques travaillent essentiellement pour le sentiment de réalisation qu'ils retirent du travail lui-même.

**90.** Bien sûr, ce n'est pas si simple. En fait, chez beaucoup de scientifiques, d'autres mobiles entrent en jeu. L'argent et la carrière par exemple. Certains ont une soif inextinguible de prestige (voir paragraphe [79](#)) et cela peut être le principal mobile de leur travail. Il est évident que la majorité des scientifiques, comme d'ailleurs le reste de la population, est plus ou moins réceptive à la publicité ou au marketing, et a besoin d'argent pour satisfaire sa fringale de marchandises et de services. La science n'est donc pas une *pure* activité de substitution, mais elle l'est dans une large mesure.

**91.** La science et la technologie constituent en outre un puissant mouvement de masse, et de nombreux scientifiques assouissent leur besoin de puissance en s'identifiant à ce mouvement (voir paragraphe [83](#)).

**92.** La science poursuit donc aveuglément sa marche en avant, sans se soucier du véritable bien-être de l'espèce humaine (ni de quoi que ce soit d'autre), obéissant seulement aux besoins psychologiques des scientifiques, des fonctionnaires du gouvernement et des dirigeants de l'industrie qui financent la recherche.

## L'essence de la liberté

**93.** Nous allons maintenant démontrer qu'il est impossible d'empêcher par la voie de réformes que la société industrielle-technologique ne réduise progressivement la liberté des hommes. Mais parce que le mot «liberté» est susceptible de nombre d'interprétations, nous devons préciser ce que nous entendons par là.

**94.** Par «liberté» nous entendons la possibilité de mener à bien le processus d'auto-accomplissement, avec des buts réels et non pas artificiels comme ceux des activités de substitution, et sans intrusion, manipulation ou contrôle de quiconque, en particulier d'aucune grande organisation. La liberté signifie la maîtrise — en tant qu'individu isolé ou membre d'un groupe *restreint* — des questions vitales de sa propre existence : la nourriture, l'habillement, l'habitat et la défense contre toute menace éventuelle. Être libre signifie avoir du pouvoir ; non pas celui de dominer les autres, mais celui de dominer ses conditions de vie. Nous ne pouvons être libres si qui que ce soit, en particulier une grande organisation — nous dirige, quelle que soit la manière dont ce pouvoir s'exerce, avec bienveillance, indulgence ou permissivité. Il est important de ne pas confondre liberté et permissivité (voir paragraphe 72).

**95.** On dit que nous vivons dans une société libre parce que nous avons un certain nombre de droits garantis constitutionnellement. Mais cela n'est pas si important qu'on le croit. Le degré de liberté de l'individu est davantage déterminé par la structure économique et technologique d'une société que par ses lois ou son organisation politique (16). La plupart des nations indiennes de la Nouvelle Angleterre étaient des monarchies et de nombreuses villes de la Renaissance italienne étaient dirigées par des dictateurs. Pourtant, il semble que ces sociétés laissaient une place bien plus grande à la liberté individuelle que la nôtre. Cela était en partie dû à l'absence de rouages efficaces pour imposer la volonté des souverains : il n'y avait pas de police moderne bien organisée, pas de moyens de communication rapides, pas de caméras de surveillance, pas de dossiers rassemblant des informations sur la vie des citoyens. Il était donc relativement aisé d'échapper au contrôle.

**96.** Parmi nos droits constitutionnels, prenons par exemple la liberté de la presse. Nous ne voulons certainement pas supprimer ce droit : il permet réellement de limiter la concentration du pouvoir politique et de maintenir une certaine pression sur les dirigeants en rendant publiques leurs malversations. Mais, individuellement, les citoyens n'ont guère l'usage de ce droit. Les mass media sont contrôlés par de grandes organisations intégrées au système. Quiconque a un peu d'argent peut faire imprimer un texte, le diffuser sur Internet ou ailleurs, mais ce qu'il veut dire sera submergé par la quantité des informations véhiculées par les médias, et n'aura donc aucun effet pratique. Il est impossible que les écrits émanant d'individus et de groupes restreints aient une quelconque influence sur la société. Prenons notre cas (FC) : si nous avons transmis le présent texte à un éditeur sans avoir commis d'actes de violence, il n'aurait probablement jamais été accepté. Et s'il avait été accepté et publié, il n'aurait probablement pas attiré beaucoup de lecteurs, parce qu'il est plus amusant de regarder les divertissements distillés par les médias que de lire un essai sérieux. Et même si ce texte avait eu beaucoup de lecteurs, la plupart d'entre eux l'auraient rapidement oublié car les esprits sont submergés par la masse d'informations diffusées par les médias. Pour que notre message ait quelque chance d'avoir un effet durable, nous avons été obligés de tuer des gens.

**97.** Les droits constitutionnels sont utiles jusqu'à un certain point, mais ils ne servent pas à garantir beaucoup plus que ce que nous pourrions appeler la conception bourgeoise de la liberté. Selon cette conception, un homme «libre» est un

élément de la machine sociale, il a un certain nombre de libertés bien spécifiées et délimitées, destinées surtout à servir les besoins de la machine sociale. L'homme « libre » de la bourgeoisie jouit donc de la liberté économique parce que cela favorise la croissance et le progrès ; il bénéficie de la liberté de la presse parce que la critique publique limite les abus des dirigeants politiques ; il a droit à une justice équitable parce que des emprisonnements laissés à l'arbitraire des puissants seraient nuisibles au système. Ce fut manifestement la conception de Simon Bolivar : le peuple méritait la liberté uniquement s'il la mettait au service du progrès — tel qu'il était conçu par la bourgeoisie. D'autres penseurs bourgeois ont élaboré une conception similaire de la liberté, comme simple moyen d'atteindre des buts collectifs. Chester C. Tan, dans *Chinese Political Thought in the Twentieth Century*, expose ainsi la philosophie du dirigeant du Kuo-min-tang Hu Han-min : « Un individu dispose de droits parce qu'il est partie intégrante de la société, et sa vie au sein de la communauté requiert de tels droits. Par communauté, Hu entendait la nation tout entière. » Plus loin, Tan affirme que selon Carsun Chang (Chang Chün-mai, dirigeant du parti social-démocrate chinois), la liberté devait être au service des intérêts de l'État et du peuple tout entier. Mais qu'est-ce qu'une liberté dont on ne jouit que dans les limites fixées par d'autres ? La conception qu'a FC de la liberté n'est ni celle de Bolivar, de Hu, de Chang, ni celle d'autres théoriciens bourgeois. L'ennui avec ces théoriciens, c'est qu'ils ont fait de l'élaboration et de l'application de leurs conceptions sociales leur activité de substitution. Leurs théories sont donc conçues pour servir leurs propres besoins, non ceux des gens ayant la malchance de vivre dans une société où ces théories sont imposées.

**98.** Un dernier point : on ne devrait pas supposer qu'une personne dispose d'une liberté suffisante simplement parce qu'elle *l'affirme*. La liberté est réduite en partie par des contrôles psychologiques dont les gens n'ont pas conscience, et par ailleurs l'idée que la plupart des gens se font de la liberté est davantage déterminée par les conventions sociales que par leurs besoins réels. Par, exemple, il est probable que de nombreux progressistes sursocialisés prétendraient que la plupart des gens, y compris eux-mêmes, ne sont pas encore assez socialisés ; et pourtant le progressiste sursocialisé paie un lourd tribut psychologique pour son niveau élevé de socialisation.

## Quelques principes historiques

**99.** L'histoire peut être vue comme la somme de deux composantes : une composante erratique, consistant en une suite d'événements imprévisibles sans logique discernable, et une composante régulière consistant en orientations historiques à long terme. Nous nous intéressons ici à ces dernières.

**100.** *Premier principe.* Si un *petit* changement affecte une tendance historique à long terme, alors la conséquence de ce changement sera presque toujours éphémère, la tendance reviendra bientôt à son orientation initiale. (Un mouvement de réformes visant à éradiquer la corruption politique a rarement un effet durable : les réformateurs se relâchent tôt ou tard et la corruption revient insidieusement. Le niveau de la corruption politique dans une société donnée a tendance à demeurer constant, ou à évoluer lentement au rythme de la société. Généralement, un

chambardement politique ne peut être durable que s'il est accompagné de changements sociaux importants ; un petit changement dans la société ne saurait suffire.) Si un petit changement dans une tendance historique à long terme se montre durable, c'est uniquement parce qu'il suit la même orientation que cette tendance, qui n'est donc pas modifiée, mais seulement renforcée.

**101.** Le premier principe est presque une tautologie. Si une tendance était affectée par de légers changements, elle errerait au hasard plutôt que de suivre une direction précise ; en d'autres termes, il ne s'agirait pas là d'une tendance à long terme.

**102.** *Deuxième principe.* S'il se produit un changement suffisamment important pour modifier une tendance à long terme, alors la société entière en sera transformée. En d'autres termes, une société est un système dans lequel toutes les parties sont en corrélation, où il est impossible de changer une partie importante de manière durable sans que toutes les autres ne s'en trouvent changées elles aussi.

**103.** *Troisième principe.* Si un changement suffisamment important pour modifier de manière durable une tendance à long terme survient, les conséquences pour l'ensemble de la société deviennent alors imprévisibles. (A moins que beaucoup d'autres sociétés ne soient passées par le même changement et n'aient toutes expérimenté la même chose, auquel cas on pourrait prévoir empiriquement la suite, les mêmes causes produisant les mêmes effets.)

**104.** *Quatrième principe.* Une nouvelle forme de société ne peut pas être projetée sur le papier ; il est vain de la concevoir en détails puis de vouloir l'établir, en espérant qu'elle fonctionnera comme prévu.

**105.** Le troisième et le quatrième principe découlent de la complexité des sociétés humaines. Un changement dans le comportement humain affectera l'économie d'une société et son environnement ; l'économie affectera l'environnement et vice versa, les changements dans l'économie et dans l'environnement affecteront les comportements humains de manière complexe et imprévisible ; et ainsi de suite. L'enchevêtrement des causes et des effets est beaucoup trop complexe pour être démêlé et compris.

**106.** *Cinquième principe.* Les gens ne choisissent pas consciemment et rationnellement la forme de leur société. Les sociétés se développent à travers des processus qui échappent au contrôle rationnel.

**107.** Le cinquième principe est la conséquence des quatre premiers.

**108.** Selon le premier principe, on peut dire en général d'une tentative de réforme sociale qu'elle agit soit dans la direction que prend de toute façon la société — elle ne fait alors qu'accélérer un changement inévitable —, soit qu'elle a seulement un effet passager, et la société retombe bientôt dans sa vieille routine. Pour modifier durablement le cours de la vie sociale dans n'importe quel domaine important, une

réforme est insuffisante : il faut une révolution. (Une révolution n'implique pas forcément un soulèvement armé ou le renversement d'un gouvernement.) Selon le deuxième principe, une révolution ne change jamais un seul et unique domaine de la vie sociale ; et selon le troisième principe, certains changements surviennent sans avoir été ni prévus ni espérés par les révolutionnaires. D'après le quatrième principe, quand des révolutionnaires ou des utopistes instaurent une nouvelle forme de société, les choses ne se passent jamais comme il était prévu.

**109.** La Révolution américaine ne constitue pas un contre-exemple. Elle ne fut pas une révolution au sens où nous l'entendons, mais une guerre d'indépendance suivie d'une réforme politique de grande ampleur. Les Pères Fondateurs ne modifièrent pas la direction du développement de la société américaine, et d'ailleurs ils n'y songeaient pas. Ils l'affranchirent seulement de l'effet rétrograde de la domination britannique. Leur réforme politique ne changea aucune orientation fondamentale, elle poussa seulement la vie politique américaine sur la voie qui lui était naturelle. La société britannique, dont était issue la société américaine, avait depuis longtemps commencé à se transformer en démocratie représentative. Et avant la guerre d'Indépendance, les Américains pratiquaient déjà une ébauche de démocratie représentative dans les assemblées coloniales. Le système politique instauré par la Constitution s'inspira du système britannique et des assemblées coloniales, non sans les modifier — il est certain que les Pères Fondateurs franchirent une étape importante. Mais ils ne quittèrent pas la voie que le monde anglophone suivait déjà. La preuve en est que l'Angleterre et toutes celles de ses colonies peuplées principalement de gens d'ascendance britannique ont fini par adopter un système de démocratie représentative essentiellement comparable à celui des États-Unis. Les Pères Fondateurs auraient-ils faibli et reculé devant la signature de la déclaration d'Indépendance que notre mode de vie n'en serait pas très différent aujourd'hui. Peut-être aurions-nous gardé plus d'attaches avec l'Angleterre et peut-être aurions-nous un parlement et un Premier ministre au lieu d'un Congrès et d'un président. La belle affaire ! Ainsi, la Révolution américaine n'apporte pas un contre-exemple à nos principes, elle en est plutôt une bonne illustration.

**110.** Néanmoins, il faut faire preuve de bon sens dans l'application de ces principes. Ils sont exprimés dans un langage imprécis qui permet une large interprétation, et on peut y trouver des exceptions. Nous les présentons donc non comme des lois inviolables mais plutôt comme des règles approximatives ou des outils intellectuels pouvant servir d'antidote partiel aux idées naïves quant à l'avenir de la société. On devrait toujours garder ces principes à l'esprit, et quand on arrive à une conclusion qui les contredit, réexaminer avec soin son analyse et ne maintenir sa conclusion que si on a de bonnes raisons de le faire.

## **La société industrielle et technologique ne peut pas être réformée**

**111.** Ces principes montrent bien qu'il est vain de vouloir réformer le système pour l'empêcher de restreindre progressivement notre liberté. Depuis la révolution industrielle en tout cas, la technologie a eu constamment tendance à renforcer le

système aux dépens de la liberté individuelle et de l'autonomie locale. Aussi un changement visant à protéger la liberté contre la technologie serait contraire à une des tendances fondamentales du développement de notre société. Une telle transformation serait donc éphémère — vite engloutie par le flux de l'histoire — ou bien, si elle était suffisamment importante pour être durable, elle changerait la nature de toute notre société. Cela en vertu des premier et deuxième principes. De plus, puisque la société ne peut être modifiée de manière prévisible (troisième principe), le risque couru serait grand. On ne pourrait mettre en œuvre des transformations suffisamment importantes et durables en faveur de la liberté, parce qu'on se rendrait compte qu'elles perturbent gravement le système. Toute tentative de réformes serait ainsi trop timide pour être efficace, et sinon elle serait abandonnée lorsque ses effets perturbants deviendraient apparents. Des changements durables en faveur de la liberté ne peuvent donc être provoqués que par des gens prêts à accepter une transformation radicale, dangereuse et imprévisible du système entier. En d'autres termes, par des révolutionnaires, non par des réformateurs.

**112.** Les gens désireux de sauver la liberté sans sacrifier les bienfaits supposés de la technologie proposeront des schémas naïfs de nouvelles formes de société cherchant à réconcilier la liberté et la technologie. En dehors du fait que ces gens suggèrent rarement des moyens pratiques pour mettre en place une nouvelle forme de société, il résulte du quatrième principe que même si un jour elle pouvait être instaurée, elle s'effondrerait ou donnerait des résultats très différents de ceux escomptés.

**113.** Ainsi, sans même entrer dans les détails, il apparaît hautement improbable qu'un quelconque moyen de réconcilier la liberté avec la technologie moderne puisse être trouvé. Dans les chapitres suivants, nous avancerons des raisons plus spécifiques de conclure que liberté et progrès technologique sont incompatibles.

## **La restriction de la liberté est inévitable dans la société industrielle**

**114.** Comme nous l'expliquons aux paragraphes 65-67 et 70-73, l'homme moderne est empêtré dans un filet de lois et de réglementations, et son sort dépend des agissements d'individus éloignés, sans qu'il puisse influencer sur leurs décisions. Ce n'est pas un accident ni un effet de l'arbitraire d'arrogants bureaucrates, cela est nécessaire et indispensable aux sociétés technologiquement avancées. Le système *doit* réglementer le comportement humain pour fonctionner. Dans leur travail, les gens doivent obéir exactement aux ordres, sans quoi la production tournerait au chaos. Les bureaucraties *doivent* être régies par des lois rigides. Laisser une marge de manœuvre substantielle aux petits bureaucrates perturberait le système et susciterait des accusations d'injustice dues aux différentes manières dont les bureaucrates exerceraient leur fonction. Il est vrai qu'on pourrait éviter certaines restrictions de notre liberté, mais *d'une façon générale* l'administration de nos vies par de grandes organisations est nécessaire au fonctionnement de la société industrielle-technologique. Il en découle un sentiment d'impuissance chez l'individu ordinaire. Il est possible, néanmoins, que les réglementations formelles tendent de

plus en plus à être remplacées par des méthodes psychologiques qui nous feront désirer ce que le système attend de nous. (Propagande — voir note 14 —, techniques éducatives, programmes de «santé mentale», etc.).

**115.** Le système *doit* contraindre les gens à adopter des comportements de plus en plus étrangers au comportement naturel de l'homme. Par exemple, le système a besoin de scientifiques, de mathématiciens et de techniciens, il ne peut fonctionner sans eux. On exerce donc une très forte pression sur les enfants pour qu'ils excellent dans ces domaines. Il n'est pas naturel pour un adolescent de passer la plus grande partie de son temps assis studieusement à un bureau. Un adolescent normal désire passer son temps en contact direct avec le monde réel. Chez les peuples primitifs, les enfants apprenaient à faire ce qui est en harmonie avec les impulsions humaines naturelles. Chez les Indiens d'Amérique, les garçons s'aguerrissaient par l'exercice de leurs forces en pleine nature — précisément ce qui plaît à des garçons. Mais dans nos sociétés, les enfants sont obligés d'étudier des sujets techniques, ce que la plupart font à contrecœur.

**116.** Le nombre de personnes qui ne peuvent ou ne veulent se conformer aux exigences de la société augmente continuellement, à cause de la pression constante que le système exerce pour modifier le comportement humain : chômeurs professionnels, gangs de jeunes, membres de sectes, révoltés antiétatiques, saboteurs écologistes radicaux, zonards et tous ceux qui font, d'une manière ou d'une autre, acte de résistance.

**117.** Dans toute société technologiquement avancée, le sort de l'individu *doit* dépendre de décisions sur lesquelles il ne peut notablement influencer. Une société technologique ne peut pas être composée de petites communautés autonomes, parce que la production dépend du concours d'un grand nombre de personnes et de machines. Une telle société *doit* donc être hautement organisée et des décisions *doivent* être prises qui affecteront le plus grand nombre. Quand une décision concerne, disons, un million d'individus, chacun d'entre eux n'a en moyenne qu'une part d'un millionième dans le processus de décision. En réalité la plupart du temps les décisions sont prises par les fonctionnaires, les cadres ou les experts ; même lorsque la population est appelée à voter, le nombre des votants est en général trop grand pour qu'une voix signifie quelque chose (17). La plupart des individus sont donc incapables de peser de façon significative sur les décisions importantes concernant leur propre vie. Aucun moyen n'est concevable pour remédier à cela dans une société technologiquement avancée. Le système essaie de «résoudre» cette question par la propagande, afin que les gens *souhaitent* les décisions qui ont été prises pour eux ; mais cette «solution» ne peut réussir à rendre les gens satisfaits de leur sort qu'en les avilissant.

**118.** Les conservateurs et autres préconisent plus d'«autonomie locale». Les communautés locales ont certes été autonomes autrefois ; une telle autonomie devient de moins en moins possible car ces communautés sont devenues très largement dépendantes des grands systèmes : service public, réseaux électroniques, réseaux d'autoroutes, médias et système de sécurité sociale moderne. De plus, la technologie utilisée à un endroit précis a souvent des effets dont souffrent des

populations très éloignées. Les pesticides et les engrais chimiques utilisés près d'un ruisseau peuvent contaminer l'eau potable à des centaines de kilomètres en aval, et l'effet de serre affecte le monde entier.

**119.** Le but du système n'est pas de satisfaire les besoins humains. Bien au contraire, c'est le comportement humain qui doit être modifié pour s'adapter aux besoins du système, et l'idéologie politique ou sociale qui l'inspire prétendument n'est pas ici en cause ; la technologie est seule responsable, c'est elle qui dirige le système, et non l'idéologie **(18)**. Bien entendu, le système satisfait de nombreux besoins humains, mais seulement dans la mesure où il y trouve un intérêt. Ses propres besoins sont souverains, pas ceux de l'espèce humaine. Ainsi fournit-il de la nourriture parce qu'il ne pourrait pas fonctionner si tout le monde mourait de faim ; il subvient aux besoins psychologiques des gens chaque fois qu'il peut le faire *sans inconvénient*, parce qu'il cesserait de fonctionner si trop d'individus devenaient dépressifs ou se rebellaient. Mais le système, pour de bonnes et solides raisons pratiques, doit exercer une pression constante pour modeler le comportement des gens selon ses besoins. Trop de déchets accumulés ? Le gouvernement, les médias, le système éducatif, les écologistes, tout un chacun nous inonde d'une masse de propagande en faveur du recyclage. Manque de personnel technique ? On exhorte en chœur les enfants à étudier les maths. Personne ne prend le temps de se demander s'il est humain d'obliger des adolescents à passer la plus grande partie de leur temps à étudier des matières que la plupart détestent. Quand des ouvriers spécialisés sont licenciés à cause des progrès technologiques et doivent se «recycler», personne ne se demande s'il est humiliant pour eux d'être évincés de cette manière. On pose simplement en postulat indiscutable que chacun doit se soumettre à la nécessité technique pour la bonne raison que, si on donnait la priorité aux besoins humains, il y aurait des problèmes économiques, du chômage, des pénuries, et pire encore. La notion de «santé mentale» recouvre pour l'essentiel dans notre société la façon dont un individu se comporte en accord avec les besoins du système, et ce sans présenter de symptômes de stress.

**120.** Les tentatives pour que le système n'étouffe pas toute autonomie et tout sentiment de responsabilité ne sont qu'une mauvaise plaisanterie. Ainsi, une entreprise, au lieu de cantonner chacun de ses salariés à fabriquer une partie d'un produit final, les a-t-elle fait travailler à toutes les phases successives du processus de fabrication, et cela était censé leur procurer un sentiment de responsabilité et d'accomplissement. D'autres entreprises ont essayé de laisser à leurs salariés une certaine autonomie dans leur travail mais, pour des raisons pratiques, cela reste forcément dans des limites très étroites. De toute façon, les salariés n'ont jamais d'autonomie lorsqu'il s'agit d'objectifs fondamentaux. Ils ne peuvent en aucun cas choisir eux-mêmes les objectifs auxquels ils consacrent leurs efforts «autonomes» : ce sont toujours des objectifs fixés par leur patron, tels que la bonne marche et la croissance de l'entreprise. N'importe quelle entreprise fermerait vite ses portes s'il en était autrement. Il en va de même dans les pays socialistes, où les ouvriers doivent consacrer leurs efforts à atteindre des objectifs définis par l'entreprise, à défaut de quoi elle ne remplira pas sa fonction à l'intérieur du système. Encore une fois, et ce pour des raisons purement techniques, la plupart des individus ou des petits groupes ne peuvent guère avoir d'autonomie dans la société industrielle. Même le petit patron ne dispose généralement que d'une autonomie limitée. Il doit se plier non seulement

aux réglementations administratives, mais aussi aux lois de l'économie. Par exemple, quand une nouvelle technologie est mise au point, il doit, bon gré mal gré, l'adopter pour rester compétitif.

## **Les «mauvais» côtés de la technologie ne peuvent être séparés des «bons»**

**121.** La technologie moderne est un système unifié où toutes les parties sont interdépendantes. C'est une preuve supplémentaire de l'incompatibilité de la société industrielle avec la liberté ; on ne peut se débarrasser des «mauvais» côtés pour ne garder que les «bons». Voyez les progrès de la médecine moderne : ils dépendent des progrès de la chimie, de la physique, de la biologie, de l'informatique, etc. Les traitements de pointe demandent des équipements coûteux, haut de gamme, ne pouvant être fabriqués que par une société économiquement riche et technologiquement novatrice. Il est évident qu'une grande part du progrès médical serait impossible sans l'ensemble du système technologique et tout ce qui s'ensuit.

**122.** Même si le progrès médical pouvait exister indépendamment du système technologique, il engendrerait certains maux. Supposez que soit découvert un traitement du diabète. Les personnes ayant une disposition génétique pour cette maladie pourront alors survivre et se reproduire aussi bien que n'importe qui d'autre. L'élimination par la sélection naturelle des gènes produisant le diabète cessera, et ceux-ci se répandront dans la population. (C'est peut-être déjà le cas, puisque le diabète, bien qu'incurable, peut être régulé grâce à la prise d'insuline.) Il en sera de même pour de nombreuses autres maladies, dont la prévalence augmentera du fait de la dégradation génétique de la population. Il ne restera qu'une solution : établir un programme eugénique ou appliquer à grande échelle la manipulation générique des êtres humains, et l'individu cessera alors d'être une création de la nature, du hasard ou de Dieu (selon vos convictions religieuses ou philosophiques) pour devenir un produit manufacturé.

**123.** Si vous pensez que cet État omniprésent régente déjà trop votre vie *maintenant*, attendez seulement qu'il commence à légiférer sur le patrimoine génétique de vos enfants. Une telle législation sera indispensable dès lors qu'il y aura manipulation génétique des êtres humains, parce que celle-ci aurait des conséquences désastreuses si elle était pratiquée sans aucune règle **(19)**.

**124.** On essaye habituellement de faire taire ce genre d'inquiétudes en parlant d'«éthique médicale». Mais aucun code d'éthique ne peut mettre la liberté à l'abri du progrès médical ; il ne ferait qu'empirer la situation, car il permettrait d'instaurer un contrôle légal sur la constitution génétique humaine. Certains (appartenant sans doute aux classes privilégiées) décideraient que telle ou telle application est «morale» et d'autres non, et ils imposeraient en pratique leurs propres valeurs en matière génétique à l'ensemble de la population. Même si un code était adopté démocratiquement, la majorité imposerait ses propres valeurs à toutes les minorités ayant une idée différente de ce que serait une utilisation «éthique» de l'ingénierie génétique. Le seul code d'éthique protégeant réellement la liberté serait celui qui

interdirait *toute* ingénierie génétique, et il est bien certain qu'un tel code ne sera jamais adopté dans une société technologique. Un code tentant de limiter l'ingénierie génétique serait rapidement dépassé, parce que la tentation que représente l'immense pouvoir de la biotechnologie sera irrésistible ; en particulier du fait que nombre de ses applications (éradiquer les maladies physiques et mentales, modifier les gens pour qu'ils puissent survivre dans le monde d'aujourd'hui) apparaîtront comme indiscutablement bénéfiques à la plupart des gens. C'est inévitable : l'ingénierie génétique sera utilisée extensivement mais uniquement dans les domaines où son usage sera cohérent avec les besoins du système industriel-technologique **(20)**.

## **La technologie est une force sociale plus puissante que l'aspiration à la liberté**

**125.** Un compromis *durable* entre la technologie et la liberté est impossible: la technologie est de loin la force sociale la plus puissante, elle gagne sans cesse du terrain sur la liberté par des compromis *répétés*. Prenons le cas de deux voisins possédant chacun la même étendue de terres, mais dont l'un est plus puissant que l'autre. Le puissant exige une partie des terres de l'autre. Le faible refuse. Le puissant dit: «D'accord, faisons un compromis. Donne-moi la moitié de ce que je réclame.» Le faible doit céder. Quelque temps après, le plus puissant exige d'autres terrains, de nouveau il y a compromis, et ainsi de suite. En imposant une série de compromis au plus faible, le puissant lui prend à la longue toutes ses terres. Il en va de même dans le conflit entre la technologie et la liberté.

**126.** Voyons pourquoi la technologie est une force sociale plus puissante que l'aspiration à la liberté.

**127.** Il arrive fréquemment qu'une avancée technologique qui semblait au départ inoffensive finisse par mettre en péril la liberté. Par exemple, un piéton pouvait autrefois aller où bon lui semblait, à sa propre allure, sans se préoccuper du code de la route ; il restait indépendant de l'infrastructure technologique. Lorsqu'ils furent introduits, les véhicules à moteur semblèrent accroître la liberté de l'homme ; ils n'entamaient aucunement la liberté du piéton, personne n'était obligé d'avoir une automobile, celui qui choisissait d'en acheter une pouvait simplement voyager beaucoup plus vite. Mais le développement des transports motorisés changea bientôt à tel point la société que la liberté de mouvement s'en trouva énormément restreinte. Quand les automobiles se multiplièrent, il fallut réglementer considérablement leur usage. En voiture, et en particulier dans les endroits très peuplés, on ne peut aller où l'on veut à son propre rythme ; chaque mouvement est régi par la densité du trafic et ses nombreuses lois. On est contraint à de multiples obligations : vignette, permis de conduire, carte grise, assurance, contrôle technique, paiement des traites. L'utilisation d'un engin motorisé n'est d'ailleurs plus l'objet d'un choix. Depuis l'invention de l'automobile, l'aménagement des villes a changé de manière telle qu'il est devenu impossible à la majorité des gens de se rendre à pied à leur travail, dans les magasins et dans les lieux de divertissement ; ils sont donc obligés de se servir d'une voiture. ou bien ils doivent utiliser les transports en

commun, et ils ont alors encore moins d'autonomie dans leurs mouvements. La liberté du piéton est elle aussi désormais grandement réduite. En ville, il doit continuellement s'arrêter et respecter les feux de circulation destinés au trafic automobile. A la campagne, celui-ci rend la marche dangereuse et désagréable le long des routes. (Veuillez noter l'importance de ce que nous avons illustré en prenant l'exemple des transports : une nouvelle technologie est souvent tout d'abord l'objet d'un choix, mais elle ne le *reste* pas nécessairement. Dans de nombreux cas, elle transforme la société de telle manière que les gens se trouvent finalement *contraints* de l'utiliser.)

**128.** Alors que le progrès technologique *dans son ensemble* restreint continuellement notre liberté, chaque nouvelle avancée technologique *considérée séparément* semble désirable. Que peut-on reprocher à l'électricité, à l'eau courante, au téléphone ou à n'importe laquelle des innombrables avancées technologiques qu'a effectuées la société moderne ? Il aurait été absurde de s'opposer à l'introduction du téléphone : il offrait de nombreux avantages, et aucun inconvénient. Pourtant, comme nous l'expliquions aux paragraphes 59-76, tous ces progrès technologiques pris dans leur ensemble ont créé un monde où le sort de l'homme de la rue ne dépend plus de lui-même, ni de ses voisins et de ses amis, mais des politiciens, des cadres d'entreprise, des techniciens anonymes et des bureaucrates sur lesquels il n'a aucun pouvoir (21). Ce processus va se poursuivre. Prenons la génétique : peu de gens s'opposent à l'introduction d'une technique génétique éliminant une maladie héréditaire. Cela ne cause aucun tort apparent et évite beaucoup de souffrances. Pourtant, la génétique prise dans son ensemble fera de l'espèce humaine un produit manufacturé au lieu d'une création libre du hasard — ou de Dieu, ou autre, selon les croyances.

**129.** L'immense puissance sociale de la technologie vient aussi de ce que, à l'intérieur d'une société donnée, le progrès technologique avance dans une seule et unique direction, et qu'il ne peut y avoir de retour en arrière. Une fois qu'une innovation technologique a été introduite, les gens en deviennent généralement dépendants, jusqu'à ce qu'elle soit remplacée par l'innovation suivante. Et ce n'est pas seulement chaque individu qui en devient dépendant, mais plus encore le système dans son entier. (Imaginez seulement ce que deviendrait le système actuel si les ordinateurs étaient supprimés.) Le système ne peut donc avancer que dans une seule et unique direction : toujours plus de technologie. La technologie fait sans cesse reculer la liberté — faute d'un renversement total du système technologique.

**130.** La technologie avance à grands pas et menace la liberté de multiples façons à la fois (surpopulation, lois et décrets, dépendance accrue des individus vis-à-vis des grandes organisations, techniques de propagande et de manipulation psychologique, recherche génétique, envahissement de la vie privée par les appareils de surveillance et les ordinateurs, etc.). Parer à *une seule* de ces menaces pour la liberté demanderait dans chaque cas une lutte sociale de longue haleine. La multiplicité des nouvelles atteintes à la liberté et la rapidité avec laquelle elles se produisent submergent ceux qui veulent la défendre ; ils se résignent et abandonnent toute résistance. Il est vain de vouloir combattre chaque menace séparément. On ne peut espérer vaincre qu'en combattant le système technologique dans son entier ; mais il s'agit alors d'une révolution, non d'une réforme.

**131.** Les techniciens — nous utilisons ce terme au sens large pour parler de ceux dont la fonction spécialisée exige une qualification — sont en général tellement impliqués dans leur travail (leur activité de substitution) qu'ils tranchent presque toujours en faveur de la technique lorsque survient un conflit entre celle-ci et la liberté. Cela est évident dans le cas des scientifiques, mais ils ne sont pas les seuls : les éducateurs, les groupes humanitaires, les associations de défense de l'environnement n'hésitent pas à utiliser la propagande ou d'autres techniques de manipulation psychologique pour parvenir à leurs nobles fins. Lorsque cela leur sert, les grandes entreprises et les officines gouvernementales n'hésitent pas à ficher les individus, au mépris de leur vie privée. Les droits constitutionnels des suspects, qui se trouvent être bien souvent des gens totalement innocents, sont fréquemment une entrave à l'activité des services de police et ceux-ci font tout ce qu'ils peuvent, légalement ou illégalement, pour restreindre ou tourner ces droits. La plupart de ces éducateurs, magistrats et policiers croient en la liberté, au respect de la vie privée et aux droits constitutionnels mais, quand ces valeurs entrent en conflit avec leur travail, ils ont tendance à privilégier leur travail.

**132.** C'est bien connu, les gens travaillent en général mieux et avec plus de constance lorsqu'il s'agit d'obtenir une récompense plutôt que d'éviter une punition ou une conséquence fâcheuse. Les scientifiques et autres techniciens sont motivés principalement par les récompenses obtenues dans leur travail. Mais ceux qui s'opposent à l'érosion de la liberté par la technologie œuvrent pour éviter un résultat négatif ; ils sont donc peu nombreux à se consacrer entièrement et avec constance à cette tâche décourageante. Si les réformateurs parvenaient un jour à une victoire significative, et que celle-ci leur paraisse un garde-fou protégeant la liberté de nouvelles atteintes dues aux projets technologiques, la plupart d'entre eux relâcheraient leur attention et se tourneraient vers des buts plus agréables. Les scientifiques, eux, continueraient à s'affairer dans leurs laboratoires, et aucun garde-fou ne pourrait empêcher la technologie d'avancer, de créer les moyens d'accroître le contrôle sur les individus et de les faire dépendre toujours plus du système.

**133.** Aucun aménagement social — qu'il s'agisse de lois, d'institutions, de modes de vie ou de code moral — ne peut protéger durablement contre la technologie. L'histoire montre que tous les aménagements sociaux sont transitoires : ils changent de sens ou tournent court. A l'inverse, le progrès technologique est constant à l'intérieur d'une civilisation donnée. Supposez par exemple qu'il soit possible de prendre des mesures interdisant l'application de l'ingénierie génétique aux êtres humains, ou l'empêchant de nuire à la liberté et à la dignité. La technologie n'en restera pas moins à l'affût et, tôt ou tard, ces mesures seront balayées. Probablement très tôt, étant donné le rythme du changement dans notre société. Alors l'ingénierie génétique commencera d'empiéter sur notre liberté, et ce processus sera irréversible, à moins d'un effondrement de la civilisation technologique elle-même. Toute illusion de pouvoir obtenir quoi que ce soit de durable au moyen d'aménagements sociaux devrait être dissipée par le simple exemple de ce qui se passe couramment pour la législation sur l'environnement. Il y a quelques années, il semblait exister quelques garde-fous légaux permettant au moins d'empêcher *quelques-unes* des pollutions les plus graves. Il a suffi d'une modification du climat politique, et ces garde-fous ont commencé à s'effondrer.

**134.** Pour toutes ces raisons, la technologie est une force sociale bien plus puissante que l'aspiration à la liberté. Mais il faut apporter à cette affirmation une réserve de taille. Il est certain qu'au cours des prochaines décennies, le système industriel-technologique subira des tensions considérables liées aux problèmes écologiques et économiques, et plus particulièrement aux troubles du comportement humain (aliénation, rébellion, agressivité, troubles sociaux et psychologiques divers). Nous espérons que ces tensions prévisibles entraîneront le système à sa perte, ou du moins l'affaibliront suffisamment pour qu'une révolution se produise et soit victorieuse. Alors seulement aura-t-on la preuve que le désir de liberté est plus puissant que la technologie.

**135.** Au paragraphe 125, nous avons utilisé l'image d'un homme puissant dépossédant un voisin faible par une série de compromis. Supposez maintenant qu'il tombe malade et devienne incapable de se défendre. Le faible peut alors l'obliger à lui rendre ses terres ou bien le tuer. C'est un imbécile s'il l'épargne et l'oblige seulement à lui rendre son bien, parce que le puissant lui reprendra sa terre dès qu'il sera rétabli. La seule décision sensée est de le tuer pendant que cela est possible. De la même manière, nous devons détruire le système pendant qu'il est malade. Si nous acceptons des compromis et le laissons recouvrer la santé, il nous dépossédera inévitablement de toute notre liberté.

## **Des problèmes sociaux plus simples se sont révélés insolubles**

**136.** Ceux qui doutent encore de ce que nous affirmons n'ont qu'à penser à la maladresse avec laquelle notre société s'est attaquée, le plus souvent sans succès, à des problèmes sociaux beaucoup plus simples. Elle s'est montrée incapable, entre autres, d'arrêter la dégradation de l'environnement, la corruption politique, le trafic de drogue ou la violence domestique.

**137.** Voyez les problèmes écologiques. Là, le conflit entre les valeurs est clair : d'un côté les intérêts économiques à court terme, de l'autre la sauvegarde de certaines ressources naturelles pour la postérité (**22**). Pourtant, nous n'avons droit à ce sujet qu'au verbiage confusionniste des dirigeants, jamais à aucun projet clair et cohérent ; et les problèmes écologiques, avec lesquels nos petits-enfants devront vivre, continuent à s'accumuler. Les tentatives de résoudre ces problèmes se réduisent à des luttes et à des compromis entre diverses factions, dont chacune prend tour à tour le dessus. La ligne de front se déplace suivant les foucades de l'opinion publique. Ce n'est pas un processus rationnel, susceptible de nous mener à une solution durable et salutaire. Les problèmes sociaux les plus graves ne sont presque jamais « résolus » — quand ils le sont — par un plan rationnel et détaillé. Ils trouvent leur solution à travers un processus où divers groupes rivaux poursuivant leur propre intérêt, en général à court terme (**23**), parviennent cahin-caha à un *modus vivendi* plus ou moins stable. En fait, les principes que nous avons formulés aux paragraphes 100-106 permettent de douter qu'une planification à long terme puisse jamais réussir.

**138.** Il est donc clair que l'espèce humaine n'a qu'une très faible capacité à résoudre les problèmes sociaux, même relativement simples. Comment va-t-elle s'y prendre alors pour réconcilier la technologie et la liberté, problème bien plus difficile et complexe ? La technologie présente des avantages matériels manifestes, alors que la liberté est une abstraction ayant un sens différent selon les individus, et dont la perte est aisément occultée par la propagande et le bavardage.

**139.** Notez en outre cette différence importante : on peut concevoir que les problèmes écologiques soient un jour résolus par un plan rationnel et détaillé, mais cela arrivera, si cela arrive, parce que c'est à long terme dans l'intérêt du système. En revanche, il *n'est pas* dans l'intérêt du système de préserver la liberté ou l'autonomie des petits groupes ; il est dans son intérêt au contraire de contrôler le comportement humain (24). Ainsi, tandis que des considérations pratiques peuvent éventuellement le contraindre à une approche rationnelle et avisée des problèmes écologiques, des raisons pratiques tout aussi puissantes le forceront à réglementer le comportement humain de manière toujours plus contraignante, de préférence par des moyens détournés qui masqueront l'érosion de la liberté. Nous ne sommes pas seuls de cet avis : des sommités des sciences sociales comme James Q. Wilson ont souligné l'importance d'une « socialisation » plus efficace des gens.

## La révolution est plus aisée que la réforme

**140.** Nous espérons avoir convaincu le lecteur qu'il est impossible de réformer le système de manière à concilier la liberté et la technologie. Il n'y a pas d'autre solution que de se passer purement et simplement du système industriel-technologique. Cela implique une révolution, pas nécessairement un soulèvement armé, mais certainement un changement radical et fondamental de la nature de la société.

**141.** Les gens ont tendance à croire qu'il est plus difficile de déclencher une révolution qu'une réforme, parce qu'elle entraîne un changement plus profond. En réalité, dans certaines circonstances, la révolution est beaucoup plus aisée qu'une réforme, pour cette raison qu'un mouvement révolutionnaire peut susciter une mobilisation d'une tout autre intensité. Une réforme propose seulement de résoudre un problème social particulier. Un mouvement révolutionnaire cherche à résoudre tous les problèmes d'un coup et à créer un monde entièrement nouveau ; il procure le genre d'idéal pour lequel les gens prennent de grands risques et font de gros sacrifices. C'est pourquoi il serait en réalité plus aisé de se débarrasser du système technologique tout entier que d'apporter des limitations efficaces et permanentes au développement d'une application de la technologie, comme la génétique par exemple. Rares seront ceux qui lutteront passionnément pour imposer des limitations à l'ingénierie génétique mais, dans des conditions propices, un grand nombre de gens pourraient se consacrer avec passion à la révolution contre le système industriel-technologique. Comme nous l'avons dit au paragraphe 132, les réformateurs, en se contentant de vouloir limiter certains aspects de la technologie, travaillent à éviter un résultat négatif. Mais les révolutionnaires œuvrent à atteindre un but grandiose — l'accomplissement de leur idéal révolutionnaire —, ils font donc preuve de plus de fermeté et de ténacité que les réformateurs.

**142.** Une réforme est toujours limitée par la crainte de conséquences douloureuses si les changements vont trop loin. En revanche, une fois que la fièvre révolutionnaire s'est emparée de la société, les gens sont prêts à accepter les plus dures épreuves pour le succès de leur cause. Cela s'est vu clairement lors de la Révolution française et lors de la Révolution russe. Sans doute seule une minorité était-elle alors réellement impliquée, mais cette minorité était suffisamment importante et active pour devenir la force motrice de la société. Nous reviendrons là dessus aux paragraphes 180-265.

## Le contrôle du comportement humain

**143.** Depuis les origines de la civilisation, les sociétés organisées ont dû, pour assurer leur fonctionnement, exercer des contraintes sur les hommes. La nature de ces contraintes varie beaucoup d'une société à l'autre. Les unes sont physiques : nourriture insuffisante, travail excessif, pollution ; d'autres sont psychologiques : bruit, surpopulation, modification du comportement humain pour l'adapter au moule social. Par le passé, la nature humaine n'a guère varié pour l'essentiel et toujours à l'intérieur des mêmes limites. Les sociétés ne pouvaient donc modeler les hommes que jusqu'à un certain point. Chaque fois que la limite de l'endurance humaine était franchie, les doses tournaient mal : rébellion, crime, corruption, refus du travail, dépression et autres problèmes mentaux, augmentation du taux de mortalité, baisse du taux de natalité, etc. La société s'effondrait alors, ou son fonctionnement devenait trop chaotique, et elle était, rapidement ou graduellement, par conquête, usure ou évolution, remplacée par une forme plus efficace de société **(25)**.

**144.** Ainsi, la nature humaine posait autrefois certaines limites au développement des sociétés ; l'oppression ne pouvait aller au-delà d'un certain point. Il n'en va plus de même aujourd'hui : la technologie moderne a désormais les moyens de modifier les êtres humains.

**145.** Qu'on imagine une société soumettant les gens à des conditions qui les rendent terriblement malheureux, tout en leur procurant des médicaments qui leur ôtent toute conscience de leur malheur. Science-fiction ? Dans une certaine mesure, nous y sommes déjà. Il est notoire que le taux de dépressions a énormément augmenté au cours des dernières décennies. Comme nous l'avons expliqué aux paragraphes 59-76, nous pensons que cela tient à la perturbation du processus d'auto-accomplissement. Mais même si nous avons tort, cette augmentation est nécessairement due à certaines conditions produites par la société actuelle ; plutôt que d'abolir ces conditions, cette société préfère neutraliser les gens avec des antidépresseurs, qui sont un moyen de leur faire accepter intérieurement ce qu'ils trouveraient autrement intolérable. (Certes la dépression est souvent d'origine purement génétique, mais nous faisons ici référence aux cas où le milieu joue un rôle prépondérant.)

**146.** Les psychotropes ne sont qu'un exemple des méthodes de contrôle du comportement humain développées par la société moderne. En voici quelques autres.

**147.** Comme techniques de surveillance, on utilise désormais dans la plupart des magasins et dans beaucoup d'autres endroits des caméras vidéo cachées ; de même, des ordinateurs servent à collecter et traiter de grandes quantités d'informations sur les individus. La somme d'informations ainsi obtenue augmente considérablement l'efficacité de la coercition physique — c'est-à-dire l'application de la loi (26). Viennent ensuite les méthodes de propagande, dont les médias se font les agents efficaces. Il existe maintenant des techniques permettant de gagner les élections, de vendre des produits, d'influencer l'opinion publique. L'industrie du divertissement est une arme psychologique importante du système, et sans doute même lorsqu'elle prodigue du sexe et de la violence. Le divertissement procure à l'homme moderne une évocation indispensable ; quand il est absorbé par la télévision, les vidéos, etc., il peut oublier le stress, l'anxiété, la frustration, l'insatisfaction. Quand ils ne travaillaient pas, les primitifs restaient tranquillement assis pendant des heures à ne rien faire, parce qu'ils étaient en paix avec eux-mêmes et avec leur monde. Mais la plupart des modernes ont besoin d'être constamment occupés ou divertis, faute de quoi ils «s'emmerdent», c'est-à-dire qu'ils deviennent agités, anxieux, irritables.

**148.** D'autres techniques agissent encore plus profondément. L'éducation ne consiste plus seulement à botter les fesses d'un enfant quand il n'apprend pas ses leçons, ou à le cajoler quand il les sait, c'est désormais une technique scientifique de contrôle du développement de l'enfant. Les *Sylvan Learning Centers*, par exemple, sont parvenus à fortement motiver les enfants et beaucoup d'écoles conventionnelles utilisent elles aussi, avec plus ou moins de succès, des techniques psychologiques de manipulation. Les techniques destinées à apprendre aux parents leur «métier de parent» sont conçues pour que les enfants acceptent les valeurs fondamentales du système et se comportent conformément à ses exigences. Les programmes de «santé mentale», les techniques d'«intervention», la psychothérapie, etc., sont censés apporter du bien-être, mais en réalité ces méthodes ne servent qu'à domestiquer les individus (Il n'y a pas ici de contradiction : un individu dont les attitudes et le comportement entrent en conflit avec le système affronte des forces trop puissantes, il ne peut ni vaincre ni fuir ; il est donc condamné à souffrir de stress, de frustration ou de défaitisme. Il souffrira moins s'il reste dans le droit chemin, et c'est dans ce sens que l'on peut dire que le système œuvre pour son bien, lorsqu'il le soumet à un lavage de cerveau pour le rendre conforme.) La plupart des cultures désapprouvent les formes grossières et manifestes de mauvais traitements infligés aux enfants ; tout le monde blâme le châtement d'un enfant pour une peccadille. Mais de nombreux psychologues ont considérablement élargi la notion de mauvais traitement. Est-ce qu'une fessée, lorsqu'elle est donnée dans le cadre d'un système rationnel et cohérent d'éducation, est une forme de mauvais traitement ? Le système tranche cette question sur le seul critère de l'adaptation des comportements : en pratique, l'expression «maltraitance» est appliquée uniquement aux méthodes d'éducation produisant des conduites inadaptées. Au-delà de la simple prévention de la cruauté évidente et insensée, les programmes de prévention de la «maltraitance» n'ont pas d'autre but que de contrôler les comportements.

**149.** De nouvelles découvertes accroîtront vraisemblablement encore l'efficacité des techniques psychologiques de manipulation, mais il est peu probable qu'elles suffisent à adapter les êtres humains au type de société que la technologie est en

train de créer. Il faudra sans doute recourir à des méthodes biologiques ; nous avons déjà mentionné l'utilisation des médicaments à cette fin. La neurologie peut ouvrir de nouvelles voies à la modification de l'esprit humain. L'ingénierie génétique appliquée à l'homme est déjà présente sous la forme de la «thérapie génique», et il y a toutes les raisons de croire que de telles méthodes seront effectivement utilisées pour modifier les organes impliqués dans l'activité mentale.

**150.** Comme nous l'avons mentionné au paragraphe 134, la société industrielle entre dans une période de tension aiguë due, pour une part, aux troubles du comportement humain et, d'autre part, aux problèmes économiques et écologiques ; qui eux-mêmes découlent en grande partie des comportements humains. Aliénation, dépréciation de soi, dépression, agressivité, rébellion ; retard scolaire, gangs de jeunes, usage de drogues illégales, viols, violences à enfants, crimes divers, refus du «safe sex», grossesses d'adolescentes, explosion démographique, corruption politique, haine raciale, rivalités ethniques, violents conflits idéologiques (par exemple à propos de l'avortement), extrémisme politique, terrorisme, sabotage, groupes subversifs, groupes prônant la haine : tout cela menace la survie du système. Il sera obligé d'utiliser tous les moyens efficaces de contrôle du comportement.

**151.** La désagrégation sociale actuelle n'est certainement pas le fruit du hasard mais plutôt le résultat des conditions de vie imposées par le système. (Nous avons avancé que la perturbation du processus d'auto-accomplissement est l'aspect le plus caractéristique de ces conditions.) Si le système réussit à contrôler suffisamment les comportements humains pour assurer sa survie, ce sera alors un tournant historique décisif. Alors qu'auparavant les limites de l'endurance humaine posaient les limites du développement des sociétés (comme nous l'avons exposé aux paragraphes 143 et 144), la société industrielle-technologique pourra s'affranchir de ces limites en modifiant les êtres humains, soit par des méthodes psychologiques, soit par des méthodes biologiques, ou par les deux. A l'avenir, les systèmes sociaux ne seront pas adaptés aux besoins des hommes mais, au contraire, les hommes seront adaptés aux besoins du système (27).

**152.** En règle générale, le contrôle technologique du comportement humain ne sera probablement pas introduit dans une intention totalitaire ni même avec un désir conscient de réduire la liberté humaine (28). Chaque nouveau pas dans l'affermissement du contrôle de l'esprit humain paraîtra la solution rationnelle d'un problème que doit résoudre la société : guérison des alcooliques, réduction des crimes ou orientation des jeunes vers les sciences et la technique. (Dans de nombreux cas, sous couvert d'une justification humanitaire.) Un psychiatre, par exemple, rend évidemment service à son patient en lui prescrivant un antidépresseur ; il serait inhumain de ne pas donner de médicament à celui qui en a besoin. Quand les parents envoient leurs enfants aux *Sylvan Learning Centers* pour qu'on les transforme en élèves enthousiastes, ils le font par souci de leur avenir. Certains de ces parents auraient sans doute préféré que leur enfant n'ait pas besoin de suivre de cours spécialisés pour espérer ensuite trouver un emploi, et qu'il n'ait pas à subir de lavage de cerveau pour devenir un obsédé de l'ordinateur. Mais que peuvent-ils faire ? Ils ne peuvent pas changer la société, et leur enfant ne pourra pas trouver de travail s'il n'a pas certains savoir-faire. Ils l'envoient donc aux centres *Sylvan*.

**153.** Le contrôle du comportement humain ne sera donc pas introduit par une décision préméditée des autorités, mais s'imposera à travers un processus d'évolution sociale — *rapide* cependant — qu'il sera impossible d'inverser, parce que chaque avancée, considérée en elle-même, semblera être bénéfique, ou constituer un moindre mal (voir paragraphe 127). La propagande, par exemple, est souvent mise au service de buts louables comme de prévenir les mauvais traitements infligés aux enfants ou la haine raciale (**14**). L'éducation sexuelle est sans aucun doute utile, et pourtant la conséquence de cette éducation, dans la mesure où elle réussit, est de retirer des mains de la famille la formation des comportements sexuels pour la confier à l'État, représenté par le système scolaire.

**154.** Si on découvrait un gène prédisposant certains enfants à la criminalité et une thérapie génique qui le neutralise (**29**), la plupart des parents concernés voudraient évidemment qu'on applique ce traitement à leurs enfants ; il serait en effet inhumain de laisser ces enfants se perdre dans une vie misérable de criminel. Mais beaucoup, sinon la majorité, des sociétés primitives avaient un taux de criminalité nettement moins élevé que le nôtre, alors qu'elles n'avaient pas de méthodes sophistiquées d'éducation et ne recouraient pas aux châtiments sévères. Nous n'avons aucune raison de croire que l'homme moderne a davantage de tendances innées au crime que l'homme primitif ; le taux élevé de criminalité dans notre société ne peut donc s'expliquer que par la pression des conditions de vie modernes, auxquelles beaucoup de gens ne peuvent pas ou ne veulent pas s'adapter. Un traitement contre d'éventuelles prédispositions à la criminalité est donc, au moins partiellement, une manière de remodeler les individus et de les adapter aux besoins du système.

**155.** Notre société a tendance à taxer de «maladie» toute forme de pensée ou de comportement gênants pour elle, et cela n'est pas sans vraisemblance : lorsqu'un individu ne se coule pas dans le moule, ce n'est pas seulement le système qui en pâtit mais aussi l'individu lui-même. La manipulation d'un individu en vue de l'adapter est donc considérée comme le «traitement» d'une «maladie», et par conséquent comme une bonne chose.

**156.** Au paragraphe 127, nous avons souligné que si l'utilisation d'un nouvel outil technique fait *au départ* l'objet d'un choix, cela *ne reste pas* nécessairement le cas, parce que la nouvelle technologie change progressivement la société de telle façon qu'il devient difficile, voire impossible, de ne pas y recourir. Cela s'applique également aux techniques de manipulation du comportement humain. Dans un monde où la plupart des enfants suivent un programme pour devenir des élèves enthousiastes, les parents se voient pratiquement contraints d'y inscrire leur enfant, parce que sinon il sera désavantagé par rapport aux autres et ne trouvera pas d'emploi. ou encore : si on découvrait un traitement biologique réduisant considérablement, et sans effets secondaires indésirables, la tension psychique dont souffrent tant de personnes dans notre société et si un grand nombre de gens suivaient ce traitement, le niveau général de stress serait réduit, et le système pourrait alors augmenter les contraintes productrices de stress. En fait, quelque chose de semblable existe déjà avec l'industrie du divertissement, qui est l'un des instruments psychologiques les plus puissants à l'aide duquel les gens évacuent leur stress, ou peuvent du moins s'y soustraire temporairement (voir paragraphe 147). Le

recours à ces divertissements est «facultatif»: aucune loi ne nous oblige à regarder la télévision, à écouter la radio, à lire des magazines. Et pourtant, la plupart d'entre nous sont devenus dépendants de ce moyen de s'évader et de réduire le stress. Tout le monde se plaint de la totale ineptie de la télévision, mais presque tout le monde la regarde. Quelques-uns parviennent à se débarrasser de cette habitude, mais seul un être d'exception pourrait aujourd'hui se passer de *tous* les divertissements de masse. (Pourtant, jusqu'à une époque récente, la plupart des gens vivaient très bien sans autre divertissement que ceux qu'ils créaient eux-mêmes entre eux.) Sans le dérivatif de l'industrie du divertissement, le système n'aurait probablement pas pu faire peser sur nous autant de contraintes stressantes.

**157.** Si la société industrielle survit, il est probable que s'installera un contrôle technologique presque total du comportement humain. Il ne fait aucun doute que la pensée et le comportement humain sont pour une large part biologiquement déterminés. Les expériences l'ont démontré: des sensations comme la faim, ou des sentiments comme le plaisir, la colère ou la crainte peuvent être manipulés en stimulant électriquement des parties précises du cerveau. Les souvenirs peuvent être détruits en endommageant certaines régions du cerveau, ou ravivés par stimulation électrique. Des médicaments peuvent provoquer des hallucinations ou modifier l'état d'esprit. Il existe peut-être une âme humaine immatérielle mais, si elle existe, il est évident qu'elle est moins déterminante que les données biologiques du comportement humain. Dans le cas contraire, les scientifiques ne pourraient pas manipuler si facilement les sensations et les comportements à l'aide de médicaments et d'impulsions électriques.

**158.** Les autorités ne peuvent guère envisager de contrôler la population en branchant des électrodes dans tous les cerveaux. Mais le fait que les pensées et les sensations humaines soient si vulnérables aux interventions biologiques montre que le problème du contrôle du comportement est principalement un problème technique : un problème de neurones, d'hormones et de molécules complexes, le genre de problème auquel les scientifiques peuvent s'attaquer. Étant donné les extraordinaires performances techniques de notre société, il est plus que probable que de grands progrès seront accomplis dans le contrôle du comportement humain.

**159.** Les gens parviendront-ils à résister victorieusement à l'introduction d'un tel contrôle ? Ce serait certainement le cas si on tentait de l'instaurer brusquement. Mais parce qu'il sera installé très progressivement, il n'y aura aucune résistance rationnelle et efficace (voir paragraphes [127](#), [132](#), [153](#)).

**160.** A tous ceux qui pensent que cela relève de la science-fiction, nous répondons que la science-fiction d'hier est la réalité d'aujourd'hui. La révolution industrielle a radicalement changé l'environnement et le mode de vie de l'homme, et comme la technologie s'attaque désormais au corps humain et à son esprit, il faut s'attendre à ce que l'homme lui-même soit changé tout aussi radicalement que le furent son environnement et son mode de vie.

# L'espèce humaine à la croisée des chemins

**161.** Mais n'anticipons pas. C'est une chose que de développer une série de techniques de manipulation psychologique ou biologique dans un laboratoire, c'en est une autre que de les intégrer au système social. Par exemple, les techniques de psychologie pédagogique sont sans doute très efficaces dans les «écoles pilotes» où elles sont expérimentées, mais il n'est pas si simple de les mettre efficacement en pratique dans l'ensemble du système éducatif. Nous savons tous à quoi ressemblent la plupart de nos écoles. Les professeurs sont trop occupés à confisquer les couteaux et les armes aux enfants pour les soumettre aux dernières techniques qui en feront des obsédés de l'ordinateur. Et c'est ainsi qu'en dépit de toutes les avancées technologiques relatives au comportement humain, le système n'a pas jusqu'ici connu un franc succès dans le contrôle des populations, excepté pour ceux que l'on nomme pour simplifier les «bourgeois». Mais les gens qui se rebellent d'une manière ou d'une autre sont de plus en plus nombreux : chômeurs professionnels, gangs de jeunes, adeptes de cultes, satanistes, nazis, écologistes radicaux, groupes paramilitaires, etc.

**162.** Le système est engagé actuellement dans une lutte désespérée pour résoudre certains problèmes qui menacent sa survie, parmi lesquels celui du comportement humain, qui est le plus important. Si le système réussit à mettre en place assez rapidement un contrôle suffisant, il survivra probablement. Sinon, il disparaîtra. Nous pensons qu'il faudra plusieurs décennies pour trancher cette question, disons entre quarante et cent ans.

**163.** Si le système survit à la crise des prochaines décennies, il lui aura fallu entre-temps, parmi tous les autres problèmes à résoudre, achever la «socialisation» des hommes, les avoir rendus suffisamment maniables pour que leur comportement ne constitue plus une menace. Cela accompli, il n'y aura apparemment plus aucun obstacle au développement de la technologie, et elle s'approchera probablement de sa conclusion logique, le contrôle de toute vie terrestre, que ce soit celle des hommes ou des autres organismes complexes. Le système pourrait alors devenir une organisation unitaire et monolithique, ou se fragmenter en plusieurs organisations entretenant des relations de coopération et de compétition, comme aujourd'hui le gouvernement, les consortiums et autres grandes organisations coopèrent, tout en rivalisant les uns avec les autres. La liberté aura disparu, parce que les individus et les petits groupes seront impuissants face aux grandes organisations suréquipées technologiquement et dotées non seulement d'instruments de surveillance et de coercition physique, mais aussi d'un arsenal d'outils de manipulation psychologique et biologique. Le pouvoir réel sera détenu par un petit nombre de gens ; eux-mêmes ne jouiront probablement que d'une liberté très limitée, parce que leur conduite sera elle aussi surveillée, à l'image de nos politiciens et chefs d'entreprise qui doivent aujourd'hui agir dans certaines limites s'ils veulent conserver leur place.

**164.** Il serait naïf de croire que le système, une fois ces années de crise passées, n'aura plus besoin de développer de nouvelles techniques de contrôle des individus et de la nature ; il se hâtera au contraire d'accroître son contrôle, parce qu'il ne sera plus embarrassé de toutes ces difficultés auxquelles il est confronté actuellement. Sa survie immédiate n'est pas le principal moteur de cette extension. Comme nous l'avons expliqué aux paragraphes 87-90, le travail des techniciens et des scientifiques est en grande partie une activité de substitution ; c'est-à-dire qu'ils satisfont leur besoin de puissance en résolvant des problèmes techniques. Ils continueront à le faire avec un enthousiasme égal, et les problèmes les plus intéressants et les plus stimulants qu'ils auront à résoudre seront ceux de la compréhension et de la modification du corps et de l'esprit humains. Pour le « bien de l'humanité », naturellement.

**165.** Mais supposez au contraire que le système échoue à maîtriser les tensions des décennies à venir. S'il s'effondre, il s'ensuivra sans doute une période de chaos, une « époque de troubles » semblable à celles que l'histoire a traversées à plusieurs reprises par le passé. Il est impossible de prédire ce qui en émergera alors, mais, de toute façon, ce sera pour l'humanité une nouvelle chance. Le plus grand danger serait de voir le système industriel se reconstituer dès les années suivantes. Il y aura certainement des gens, ceux avides de pouvoir en particulier, qui seront impatients de remettre les usines en route.

**166.** Ceux qui haïssent l'esclavage dans lequel le système industriel tient l'espèce humaine doivent donc s'atteler à deux tâches précises. Nous devons tout d'abord travailler à aiguïser les tensions sociales afin de précipiter l'effondrement du système ou, en tout cas, l'affaiblir suffisamment pour qu'une révolution devienne possible. Il est nécessaire ensuite de développer et de propager, en prévision d'un moment où le système sera assez affaibli, une idéologie opposée à la technologie et au système industriel. Son but étant de s'assurer qu'au moment de l'effondrement, s'il vient à se produire, soit mis en pièces tout ce qui subsistera de la société industrielle, de sorte qu'elle ne puisse plus être reconstituée. Les usines devront être détruites, les livres techniques brûlés, etc.

## La souffrance humaine

**167.** Une action révolutionnaire ne suffira pas à mettre bas le système industriel. Pour qu'il devienne vulnérable aux assauts révolutionnaires, il faut que ses problèmes internes de développement engendrent de très sérieuses difficultés. S'il s'effondre, ce sera soit spontanément, soit par un processus de dissolution en partie spontané mais précipité par les révolutionnaires. En cas d'effondrement soudain, beaucoup de gens mourront, puisque la population mondiale est devenue si démesurée qu'elle ne peut même plus se nourrir sans l'aide de la technologie avancée. Même en cas d'effondrement progressif — auquel cas la réduction de la population s'effectuerait davantage par une baisse du taux de natalité que par une hausse du taux de mortalité —, le processus de désindustrialisation sera probablement très chaotique et engendrera de grandes souffrances. Il est naïf de vouloir supprimer la technologie graduellement, d'une manière douce, contrôlée et

ordonnée, en particulier parce que les technophiles se battront avec opiniâtreté à chaque étape. Est-il par conséquent cruel de travailler à l'effondrement du système ? Cela dépend. Premièrement, pour que les révolutionnaires puissent le détruire, il faut qu'il connaisse déjà des difficultés telles que son effondrement spontané soit des plus probable ; et comme plus le système s'étendra, plus les conséquences de son effondrement seront désastreuses, il se peut qu'en hâtant le moment de l'effondrement, les révolutionnaires réduisent l'étendue du désastre.

**168.** Deuxièmement, la lutte et la mort doivent être mises en balance avec la perte de la liberté et de la dignité. Pour beaucoup d'entre nous, la liberté et la dignité importent plus que le fait de vivre longtemps ou d'éviter la souffrance physique. De toute façon, nous devons tous mourir un jour, et il peut être préférable de mourir en combattant pour survivre, ou pour une cause, que d'avoir une existence certes longue mais vide et sans but.

**169.** Troisièmement, il n'est pas du tout certain que le maintien du système produise moins de souffrances que son effondrement. Il en a déjà infligé beaucoup et ne cesse, partout dans le monde, d'en infliger de nouvelles. Des cultures anciennes qui, pendant des centaines d'années, ont permis aux hommes d'avoir des relations satisfaisantes avec leurs semblables et avec la nature, ont été détruites au contact de la société industrielle, et il en est résulté une kyrielle de problèmes économiques, écologiques, sociaux et psychologiques. Avec l'extension de la société industrielle à toute la planète, le mode traditionnel de régulation démographique a été détruit. D'où l'explosion démographique, avec tout ce que cela implique. Quant à la souffrance psychologique, elle est généralisée dans tous les pays occidentaux prétendument heureux (voir paragraphes [44](#), [45](#)). Nul ne peut prévoir quelles seront les conséquences de la destruction de la couche d'ozone, de l'effet de serre et des autres problèmes écologiques dont la révélation nous attend. Et, comme on l'a vu avec la prolifération nucléaire, il est impossible d'empêcher les dictateurs et les pays irresponsables du tiers monde de se doter des nouvelles technologies. Imaginez un instant quel usage feraient l'Irak ou la Corée du Nord de l'ingénierie génétique !

**170.** Les technophiles rétorquent : « Mais la science va arranger tout ça ! Nous allons vaincre la famine, éliminer la souffrance psychologique, rendre tout le monde heureux et en bonne santé ! » Tu parles ! Ils le disaient déjà il y a deux siècles. La révolution industrielle était censée éliminer la pauvreté, rendre tout le monde heureux, etc. Le résultat est en réalité tout autre. Les technophiles sont désespérément naïfs, ou ils sont leurs propres dupes, lorsqu'ils abordent les problèmes sociaux. Ils ne comprennent pas, ou ignorent sciemment, que de grands changements dans une société, même s'ils semblent bénéfiques, apportent un long cortège d'autres changements, pour la plupart impossibles à prédire (voir paragraphe [103](#)). Il en résulte une désagrégation de la société. Dans leur tentative de suppression de la pauvreté et de la maladie, de fabrication de personnalités dociles et heureuses, etc., les technophiles vont donc probablement instaurer des systèmes sociaux extrêmement instables, encore beaucoup plus que celui d'aujourd'hui. Par exemple, les scientifiques se vantent de mettre fin aux famines en créant de nouvelles variétés végétales par manipulation génétique. Mais cela amènera un accroissement indéfini de la population, et on sait bien que cela entraîne une augmentation du stress et de l'agressivité. C'est au moins un exemple des problèmes

*prévisibles* qui nous attendent. Nous insistons sur le fait que, comme l'expérience l'a montré, le progrès technique obéit à la loi suivante : il engendre de nouveaux problèmes sociaux beaucoup plus rapidement qu'il ne résout les anciens. Il faut donc s'attendre à une longue et difficile période de tâtonnements, avant que les technophiles ne parviennent, s'ils y parviennent jamais, à faire tourner sans heurts leur «Meilleur des mondes». En attendant, les souffrances ne manqueront pas, et rien ne prouve qu'elles seront plus nombreuses si la société industrielle s'effondre. La technologie a mis l'espèce humaine dans un pétrin dont il ne sera pas facile de sortir.

## L'avenir

**171.** Supposons maintenant que la société industrielle, après la crise des prochaines décennies, parvienne à un équilibre et fonctionne harmonieusement. Dans quel système serions-nous alors ? Nous allons envisager plusieurs éventualités.

**172.** Première hypothèse : les électroniciens inventeront des machines intelligentes qui feront tout mieux que les êtres humains. Dans ce cas, le travail sera vraisemblablement effectué par d'importants systèmes automatisés, extrêmement organisés, et aucun effort humain ne sera plus nécessaire. Deux cas peuvent alors se présenter : soit les machines prendront toutes les décisions sans supervision humaine, soit les hommes continueront à les contrôler.

**173.** Dans le premier cas, on ne peut faire aucune supposition sur ce qui arrivera, parce qu'il est impossible de deviner comment de telles machines se comporteront. Tout ce qu'on peut dire c'est que l'espèce humaine serait alors à leur merci. A quoi on pourrait rétorquer que l'espèce humaine ne sera jamais assez stupide pour laisser un jour tout le pouvoir aux machines, mais nous ne disons pas que les hommes le leur abandonneront volontairement, ni que les machines s'en empareront. Nous disons que l'espèce humaine pourrait facilement s'accoutumer à une telle dépendance vis-à-vis des machines et qu'elle n'aurait alors pratiquement plus d'autre choix que d'accepter leurs décisions. A mesure que la société et les problèmes auxquels elle devra faire face deviendront de plus en plus complexes, et les machines de plus en plus intelligentes, les gens leur laisseront prendre la plupart des décisions simplement parce que ces décisions donneront de meilleurs résultats que celles prises par les hommes. Finalement un stade sera peut-être atteint où les décisions nécessaires à la bonne marche du système seront si complexes que les hommes seront incapables de les prendre intelligemment. A ce stade, les machines seront effectivement au pouvoir. Les gens ne pourront plus les débrancher, parce qu'ils en seront devenus tellement dépendants que cela équivaldrait à un suicide.

**174.** Il est possible néanmoins que les hommes gardent le contrôle des machines. Dans ce cas, le commun des mortels conservera un contrôle partiel de sa voiture ou de son ordinateur personnel, mais les grands systèmes automatisés seront gérés par une minuscule élite, exactement comme aujourd'hui, à deux différences près. L'amélioration des techniques permettra à cette élite un plus grand contrôle des

masses et, parce que le travail humain ne sera plus nécessaire, celles-ci deviendront pour le système un fardeau inutile. Si l'élite se montre impitoyable, elle peut tout simplement décider de leur extermination. Si elle ne l'est pas, elle se servira de la propagande ou de tout moyen psychologique ou biologique pour réduire le taux des naissances jusqu'à ce que la masse de l'humanité s'éteigne, lui laissant le monde. Si l'élite est composée de libéraux au cœur tendre, ils peuvent décider de jouer le rôle de bons pasteurs pour le reste de l'espèce humaine, en s'assurant que les besoins physiques de chacun sont satisfaits, que tous les enfants sont élevés dans de bonnes conditions d'hygiène mentale, que tout le monde s'adonne à de saines occupations et que les insatisfaits suivent un «traitement» pour soigner leur «problème». Bien entendu, la vie sera tellement vide de sens que les gens devront être programmés biologiquement ou psychologiquement, soit pour supprimer leur besoin d'auto-accomplissement, soit pour leur faire «sublimier» leur instinct de puissance dans un passe-temps inoffensif. Ces humains remodelés seront peut-être heureux dans une telle société, mais ils ne seront certainement pas libres. Ils auront été réduits à l'état d'animaux domestiques.

**175.** Mais supposez que les électroniciens échouent à perfectionner l'intelligence artificielle et qu'ainsi le travail humain soit encore nécessaire. Même dans ce cas, les machines prendront en charge de plus en plus de tâches simples, et il y aura donc un excédent croissant de travailleurs peu qualifiés. (Nous connaissons déjà cette situation. Il y a beaucoup de gens à qui il est difficile, voire impossible, de trouver du travail parce que, pour des raisons intellectuelles ou psychologiques, ils ne peuvent pas acquérir le niveau de formation qui les rendrait utiles au système actuel.) Pour ceux qui auront un emploi, les exigences augmenteront ; ils auront besoin de plus en plus de formation, de plus en plus de compétences, et devront être de plus en plus fiables, «formatés» et dociles, car ils sembleront de plus en plus aux cellules d'un organisme gigantesque. Leurs tâches deviendront de plus en plus spécialisées et leur travail sera, en un sens, sans contact avec le monde réel, parce que concentré sur une toute petite partie de la réalité. Le système devra utiliser tous les moyens possibles, psychologiques ou biologiques, pour fabriquer des hommes dociles, ayant les compétences voulues par le système, «sublimant» leur instinct de puissance dans une quelconque tâche spécialisée. Mais le terme «docile» demande à être précisé. La société peut trouver la compétition utile, pour autant qu'elle ait les moyens de la canaliser au mieux de ses intérêts. On peut imaginer une société future dans laquelle existerait une compétition sans fin pour obtenir des positions de prestige et de pouvoir. Mais seule une infime minorité de gens y atteindront le sommet, où se trouve le pouvoir réel (voir la fin du paragraphe [163](#)). Une telle société, où un individu ne peut satisfaire son besoin de puissance qu'en évinçant une grande quantité de gens et en les privant de toute possibilité de satisfaire le *leur*, est vraiment répugnante.

**176.** On peut envisager divers scénarios combinant plusieurs aspects des possibilités que nous avons évoquées. Les machines, par exemple, pourraient réaliser la plupart des travaux d'une réelle importance pratique, tandis que les hommes resteraient rivés aux tâches subalternes. Le développement massif du secteur des services va, paraît-il, créer des emplois. Ainsi les gens passeront leur temps à se cirer mutuellement les chaussures, à se conduire en taxi les uns les autres, à faire de l'artisanat les uns pour les autres, à se servir à table

réciroquement, etc. Cela nous semble une fin particulièrement indigne pour l'humanité et nous doutons que beaucoup de gens puissent trouver à s'épanouir dans des occupations aussi insignifiantes. Ils rechercheront d'autres voies, dangereuses — les drogues, les crimes, les sectes, les groupes fanatiques —, tant qu'ils ne seront pas conditionnés biologiquement ou psychologiquement à s'adapter à un tel mode de vie.

**177.** Inutile de préciser que les scénarios décrits ci-dessus n'envisagent pas toutes les éventualités. Ils indiquent seulement le genre de résultats qui nous semblent les plus probables. Mais nous affirmons qu'il n'est pas possible de concevoir un scénario quelque peu plausible et qui soit plus réjouissant. Il ne fait guère de doute que, si le système industriel-technologique survit aux prochaines quarante ou cent années, il aura dans l'intervalle acquis certaines caractéristiques : les individus — au moins les «bourgeois», qui sont intégrés au système et le font marcher, et qui pour cette raison détiennent tout le pouvoir — seront plus dépendants que jamais des grandes organisations ; ils seront plus «socialisés» que jamais, et leurs qualités physiques et morales seront dans une large mesure dues au remodelage génétique plutôt qu'au hasard (ou à la volonté de Dieu, ou à quoi que ce soit d'autre). De la nature sauvage, il ne restera que des lambeaux placés sous la garde des scientifiques et réservés à leurs études. A long terme, disons dans quelques siècles, il est probable que n'existeront plus ni l'espèce humaine ni les autres organismes complexes tels que nous les connaissons aujourd'hui ; quand on commence à modifier les organismes par la génétique, il n'y a plus de raison de s'arrêter, et les modifications continueront donc probablement jusqu'à ce que l'homme et les autres organismes vivants soient complètement transformés.

**178.** Il est de toute façon certain que la technologie est en train de créer un nouvel environnement physique et social, radicalement différent de ceux auxquels la sélection naturelle a adapté physiquement et psychologiquement l'espèce humaine. Si l'homme n'est pas remodelé artificiellement pour être adapté à son nouvel environnement, c'est au travers d'un long et douloureux processus de sélection naturelle qu'il devra y parvenir. La première hypothèse est beaucoup plus probable que la seconde.

**179.** Mieux vaut se débarrasser de ce système pourri et en assumer les conséquences.

## Stratégie

**180.** Les technophiles nous entraînent dans une aventure insensée, un saut dans l'inconnu. Beaucoup de gens discernent à peu près ce que le progrès technologique est en train de nous faire, mais restent passifs parce qu'ils le pensent inévitable. Nous (FC) ne le croyons pas inévitable : il peut être arrêté et nous allons donner ici quelques indications pour ce faire.

**181.** Comme nous l'avons indiqué au paragraphe 166, deux tâches s'imposent principalement à l'heure actuelle : promouvoir l'agitation sociale et aggraver

l'instabilité de la société industrielle, développer et propager une idéologie antitechnologique et anti-industrielle. Une fois le système suffisamment affaibli et déstabilisé, une révolution contre la technologie deviendra possible, sur le modèle des révolutions française et russe. Les sociétés russe et française, quelques dizaines d'années avant leurs révolutions respectives, montraient des signes grandissants d'agitation et de faiblesse. En même temps se développèrent des idéologies qui offraient une vision du monde entièrement nouvelle. Dans l'exemple russe, les révolutionnaires travaillaient activement à miner en profondeur l'ordre ancien. Quand l'ancien système fut suffisamment affaibli (par la crise financière en France, la défaite militaire en Russie), il fut balayé par la révolution. Nous proposons quelque chose d'approchant.

**182.** On objectera que ces deux révolutions ont échoué. Mais la plupart des révolutions ont deux ambitions. L'une est de détruire la forme ancienne de la société, l'autre d'en construire une nouvelle à la place. Les révolutionnaires français et russes échouèrent (heureusement !) à créer la société nouvelle à laquelle ils rêvaient, mais ils réussirent bien à détruire celle qui existait.

**183.** Mais pour qu'une idéologie suscite l'enthousiasme, elle doit offrir à la fois un idéal positif et un idéal négatif ; il lui faut être tout autant *pour* quelque chose que *contre* quelque chose. Nous proposons la Nature comme idéal positif. La nature *sauvage*, évidemment : tout ce qui de la vie sur Terre ne dépend pas de la gestion humaine et qui échappe au contrôle de la société organisée. Et dans cette nature sauvage, nous incluons la nature humaine, entendant par là cette part de la vie des individus qui n'est pas le produit du conditionnement social mais celui du hasard, du libre arbitre ou de Dieu (selon vos convictions religieuses ou philosophiques).

**184.** La nature est un contre-idéal parfait à la technologie, et ce pour plusieurs raisons. La nature (ce qui est en dehors du pouvoir du système) est à l'opposé de la technologie (qui cherche à étendre indéfiniment le pouvoir du système). La plupart des gens s'accordent à dire que la nature est belle et il est vrai qu'elle exerce un immense pouvoir de séduction. Les écologistes radicaux tiennent déjà un discours antitechnologique exaltant la nature **(30)**. Pour la sauver, il n'est pas nécessaire de fonder une quelconque utopie chimérique ou un nouvel ordre social. La nature prend soin d'elle-même ; c'est une création spontanée qui existait bien avant l'homme, et pendant de nombreux siècles des sociétés variées ont coexisté avec elle, sans trop l'endommager. C'est seulement avec la révolution industrielle que sa dévastation a commencé. Et pour y mettre un terme il n'est pas nécessaire de créer un système social particulier, il faut simplement se débarrasser de la société industrielle. Évidemment, cela ne résoudra pas tous les problèmes. La société industrielle a d'ores et déjà causé des ravages énormes et il faudra longtemps pour que les blessures se cicatrisent. De plus, même des sociétés préindustrielles peuvent lui causer d'importants dommages. Un grand pas sera néanmoins franchi avec la fin de la société industrielle ; une fois supprimées les agressions les plus nuisibles, la nature pourra commencer à guérir. La société organisée y perdra la faculté d'étendre son contrôle sur la nature et sur la nature humaine aussi bien. Quelle que soit la forme de la société qui émergera des ruines du système industriel, il est certain que la plupart des gens y vivront proches de la nature parce que, en l'absence de technologie avancée, c'est la seule façon dont les hommes *peuvent* vivre. Pour se

nourrir, il faudra se faire paysan, berger, pêcheur, chasseur, etc. Plus généralement, l'autonomie locale augmentera peu à peu, parce que, faute de technologie avancée et de moyens de communication rapide, il sera plus difficile aux gouvernements ou aux grandes organisations de contrôler les communautés locales.

**185.** Quant aux conséquences négatives de l'élimination de la société industrielle, eh bien ! On ne peut pas avoir le beurre et l'argent du beurre. Pour obtenir une chose, il faut savoir en sacrifier une autre.

**186.** La plupart des gens détestent les conflits psychologiques. Ils évitent donc de réfléchir sérieusement aux questions sociales difficiles et ils aiment les voir présentés dans des termes simples et manichéens : *ceci* est bien, *cela* est mal. L'idéologie révolutionnaire devra par conséquent être élaborée sur deux plans.

**187.** Dans sa version la plus élaborée, elle devra s'adresser aux gens intelligents, réfléchis et portés à la pensée rationnelle. Le projet serait de constituer, sur une base rationnelle et théorisée, un noyau de gens hostiles au système industriel, avec une intelligence globale des problèmes et de leur complexité, et conscients du prix à payer pour se débarrasser du système. Il est particulièrement important d'attirer cette sorte de gens, parce que ce sont des gens pleins de ressources et qu'ils contribueront à influencer les autres. On devra s'adresser à eux aussi rationnellement que possible, sans jamais déformer intentionnellement les faits et en évitant toute outrance de langage. Cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas faire appel aux émotions mais que, si on le fait, il faut éviter de dénaturer la vérité ou de compromettre la respectabilité intellectuelle de l'idéologie.

**188.** L'idéologie devra par ailleurs être propagée sous une forme simplifiée qui permette à la majorité réfractaire à la réflexion de comprendre, dans des termes sans ambiguïté, l'opposition entre technologie et nature. Cependant, même sous cette forme, l'idéologie ne devra pas être exprimée dans un langage si sommaire, excessif ou irrationnel qu'il rebuterait les gens intelligents et réfléchis. Une propagande sommaire et outrancière permet parfois des victoires à court terme, mais il est plus utile de pouvoir compter durablement sur la fidélité d'un petit nombre de gens intelligents et déterminés, plutôt que d'exciter les passions d'une foule versatile, irréfléchie, et qui changera d'attitude dès que quelqu'un lancera un nouveau slogan, plus séduisant. Cependant, une propagande appelant au déchaînement général sera peut-être nécessaire lorsque le système sera sur le point de s'effondrer, au moment de la lutte finale, quand il s'agira de savoir quelle idéologie remplacera l'ancienne conception du monde.

**189.** Avant cette lutte finale, les révolutionnaires ne doivent pas compter rallier la majorité des gens. L'histoire est faite par des minorités agissantes et déterminées, non par la majorité, qui a rarement une idée claire et précise de ce qu'elle veut réellement. En attendant le moment du dernier assaut révolutionnaire **(31)**, la tâche des révolutionnaires sera moins de gagner le soutien superficiel de la majorité que d'organiser un petit noyau de gens profondément déterminés. Quant à la majorité, il suffira de lui faire prendre conscience qu'une nouvelle idéologie existe et de la lui remettre fréquemment en mémoire. Certes, il reste souhaitable d'obtenir le soutien

de la majorité, dans la mesure où cela n'affaiblit pas le noyau de gens vraiment déterminés.

**190.** Il faudra prendre garde à ne pas encourager n'importe quel conflit social, même si tout conflit concourt à la déstabilisation du système. Il faut tracer une ligne de démarcation entre la masse des gens et l'élite détenant le pouvoir — politiciens, scientifiques, grands patrons, responsables gouvernementaux, etc. —, non pas entre les révolutionnaires et la masse des gens. Il serait par exemple très mauvais stratégiquement pour les révolutionnaires de condamner les habitudes de consommation des Américains. Dans ce cas, il s'agirait plutôt de décrire l'Américain moyen comme une victime de la publicité et du marketing qui l'ont embobiné en lui faisant acheter toutes sortes de cochonneries inutiles, pauvres compensations à sa liberté perdue. L'une ou l'autre approches sont en accord avec les faits. Il y a autant de raisons de condamner l'industrie de la publicité pour sa capacité à manipuler les gens que de condamner les gens pour leur propension à se laisser manipuler. Mais stratégiquement, il vaut mieux éviter de blâmer les gens.

**191.** On devra y regarder à deux fois avant d'encourager tout conflit social qui n'opposerait pas l'élite au pouvoir, contrôlant la technologie, et la masse des gens, sur laquelle la technologie exerce son pouvoir. De tels conflits risquent de détourner l'attention des vrais antagonismes : ceux opposant l'élite au pouvoir aux gens ordinaires, la technologie à la nature. En outre, ils risquent même de précipiter la technologisation, parce que chaque camp cherche à utiliser le pouvoir de la technologie pour avoir le dessus. Cela se voit clairement dans les rivalités entre nations ou dans les conflits ethniques. En Amérique, par exemple, de nombreux dirigeants noirs veulent que les Américains noirs conquièrent du pouvoir en s'intégrant à l'élite qui détient le pouvoir technologique. Ils veulent que soient plus nombreux les fonctionnaires noirs, les scientifiques noirs, les patrons noirs, etc. Ils favorisent la récupération de la culture noire américaine par le système technologique. On devra donc encourager seulement ce qui participe du conflit entre l'élite au pouvoir et le peuple, entre la technologie et la nature.

**192.** Mais pour désamorcer les conflits ethniques, la bonne méthode *n'est pas* le plaidoyer militant pour les droits des minorités (voir les paragraphes 21, 29). Au contraire, les révolutionnaires doivent insister sur le fait que, quelles que soient les discriminations dont souffrent ces minorités, elles n'ont qu'une importance secondaire. Notre ennemi réel est le système industriel-technologique et, dans la lutte contre ce système, les différences ethniques n'ont aucune importance.

**193.** La révolution dont nous parlons n'implique pas forcément un soulèvement armé contre le gouvernement. Elle aura ou n'aura pas recours à la violence, mais ce ne sera pas une révolution *politique* : c'est à la technologie et à l'économie quelle s'en prendra (32).

**194.** Les révolutionnaires devront même probablement *éviter* d'assumer le pouvoir politique, que ce soit par des moyens légaux ou illégaux, jusqu'à ce que le système industriel soit arrivé à un point critique et apparaisse à tous comme un échec. Supposez par exemple qu'un quelconque parti «vert» gagne les élections au

Congrès américain. S'il ne veut pas trahir ou édulcorer sa propre idéologie, il devra prendre des mesures vigoureuses pour ralentir la croissance économique. Le résultat paraîtra désastreux à l'Américain moyen : chômage massif, pénurie de marchandises, etc. Même si les effets négatifs peuvent être évités par une gestion extraordinairement habile, les gens devront commencer à se désintoxiquer du confort auquel ils sont habitués. L'insatisfaction augmentera, le parti «vert» sera mis en minorité, et les révolutionnaires auront subi un échec cuisant. Pour cette raison, les révolutionnaires ne doivent pas tenter d'exercer un pouvoir politique tant que le système industriel n'aura pas abouti à un chaos tel que les privations soient attribuées à son échec, et non à la politique des révolutionnaires. La révolution contre la technologie devra sans doute être faite par des «en-dehors», venir d'en bas et non pas d'en haut.

**195.** La révolution doit être mondiale. Elle ne peut pas s'accomplir sur une base nationale. Chaque fois qu'on propose que les États-Unis, par exemple, mettent un frein au progrès technologique ou à la croissance économique, les gens paniquent et se mettent à hurler que les Japonais vont nous dépasser. Nom d'un robot, la Terre s'arrêtera de tourner si jamais les Japonais vendent plus de voitures que nous ! (Le nationalisme est un grand défenseur de la technologie.) Plus sérieusement, certains avancent que si les pays relativement démocratiques prennent du retard dans le domaine technologique alors que les pays dictatoriaux, comme la Chine, le Vietnam et la Corée du Nord, continuent de progresser, les dictateurs finiront par dominer le monde. C'est pourquoi le système industriel devra, dans la mesure du possible, être attaqué dans tous les pays en même temps. En vérité, il n'y a aucune certitude d'arriver à détruire le système industriel à peu près simultanément partout dans le monde, et il est même possible, au contraire, que des assauts révolutionnaires conduisent à la domination du système par des dictateurs. C'est un risque à prendre. Et cela en vaut la peine, puisque la différence entre un système industriel «démocratique» et un système dictatorial est faible, en comparaison de la différence entre un monde industriel et un monde non industriel **(33)**. on peut même soutenir qu'un système industriel contrôlé par un dictateur serait préférable, car ces systèmes-là ont fait la preuve de leur inefficacité et sont donc vraisemblablement plus fragiles. Regardez Cuba.

**196.** Les révolutionnaires pourraient envisager de soutenir les mesures qui tendent à unifier l'économie mondiale. Les accords de libre échange comme l'ALENA ou le GATT sont sans doute nuisibles à l'environnement à court terme, mais ils peuvent être avantageux à long terme car ils favorisent l'interdépendance économique des pays. Il sera plus facile de détruire le système industriel dans le monde entier si l'économie est à ce point unifiée que son effondrement dans un seul pays avancé conduise à l'effondrement de tous les pays industrialisés.

**197.** Certains prétendent que l'homme moderne a trop de pouvoir, trop de contrôle sur la nature ; selon eux, les hommes devraient se comporter de manière plus passive. Au mieux, ces gens-là ne s'expriment pas clairement, parce qu'ils ignorent la distinction entre le pouvoir des *grandes organisations* et celui des *individus* et des *petits groupes*. C'est une erreur de préconiser l'impuissance et la passivité, parce que l'homme a *besoin* de pouvoir. L'homme moderne, en tant qu'entité collective — c'est-à-dire le système industriel —, a un énorme pouvoir sur la nature et nous (FC)

pensons que cela est néfaste. Mais les *individus* et les *petits groupes d'individus* ont beaucoup moins de pouvoir que n'en avait l'homme primitif. En règle générale, l'immense pouvoir de «l'homme moderne» sur la nature n'est pas exercé par des individus ou des petits groupes, mais par les grandes organisations. *L'individu* moyen d'aujourd'hui ne peut utiliser le pouvoir de la technologie que dans des limites étroites et seulement sous le contrôle du système ; il faut une autorisation pour tout, d'où toujours plus de lois et de réglementations. L'individu a seulement les moyens technologiques que le pouvoir choisit de lui donner. Son pouvoir personnel sur la nature est minime.

**198.** Les individus et les *petits groupes* primitifs avaient un pouvoir considérable sur la nature ; ou, pour dire mieux, un pouvoir à *l'intérieur* de la nature. Quand ils avaient besoin de nourriture, ils savaient comment trouver et préparer des racines comestibles, comment traquer le gibier et le capturer avec des armes artisanales. Ils savaient se protéger de la chaleur, du froid, de la pluie, des bêtes féroces, etc. Mais ils endommageaient fort peu la nature parce que le pouvoir *collectif* de la société primitive était négligeable par rapport au pouvoir *collectif* de la société industrielle.

**199.** Au lieu de préconiser l'impuissance et la passivité on devrait affirmer que le pouvoir du *système industriel* doit être détruit, et que cela *augmentera* beaucoup le pouvoir et la liberté des *individus* et des *petits groupes*.

**200.** Tant que le système industriel n'est pas entièrement anéanti, sa destruction doit être *l'unique* objectif des révolutionnaires. Tout autre but risquerait de leur faire gaspiller leur énergie et de détourner leur attention du but principal. Plus important : si les révolutionnaires se laissent détourner du but principal, qui est la destruction de la technologie, ils seront tentés d'utiliser la technologie pour atteindre ce but secondaire. S'ils succombent à cette tentation, ils retomberont dans le piège technologique, parce que la technologie moderne est un système unifié, solidement organisé, de sorte que pour conserver *une* technologie, on se trouve obligé de les conserver *presque toutes*, et l'on finit donc par ne plus sacrifier que quelques détails symboliques.

**201.** Supposez par exemple que les révolutionnaires se donnent pour but la «justice sociale». La nature humaine étant ce qu'elle est, la justice sociale ne s'instaurera pas spontanément ; elle devra être imposée. Pour cela, les révolutionnaires devront conserver une organisation et un contrôle centralisés. Ils auront donc besoin de transports rapides, d'un réseau de communications, et donc de toute la technologie que cela implique. Pour nourrir et habiller les pauvres, ils devront utiliser la technologie agricole et industrielle. Et ainsi de suite. La tentative d'instaurer la justice sociale les obligera à conserver une grande partie du système technologique. Ce n'est pas que nous ayons quelque chose contre la justice sociale, mais on ne doit pas permettre qu'elle interfère avec l'effort pour se débarrasser du système technologique.

**202.** Il serait suicidaire pour les révolutionnaires d'essayer d'attaquer le système sans utiliser *une partie* de la technologie moderne. S'il n'y a rien d'autre, ils doivent

utiliser les médias pour diffuser leur message. Mais ils devront se servir de la technologie moderne en vue d'un seul projet : attaquer le système technologique.

**203.** Imaginez un alcoolique assis à côté d'une barrique de vin. Supposez qu'il commence à se dire: «Le vin n'est pas mauvais si on le boit avec modération. On dit même qu'un petit verre est bon pour la santé ! Cela ne me fera aucun mal si j'en bois juste un seul...» Bon, vous voyez d'ici la suite. N'oubliez jamais que l'espèce humaine se comporte avec la technologie exactement comme l'alcoolique avec son tonneau de vin.

**204.** Les révolutionnaires devraient faire autant d'enfants qu'ils le peuvent. Les comportements sociaux sont dans une large mesure héréditaires, selon des travaux scientifiques fiables. Personne ne dit qu'un comportement social est une conséquence directe de la constitution génétique, mais il est manifeste que, dans le contexte social actuel, les comportements des individus sont le plus souvent déterminés par des traits de caractère hérités. Des objections à ces découvertes existent, mais elles sont faibles et tendancieuses. En tout cas, personne ne nie que les enfants tendent en général à adopter un comportement social similaire à celui de leurs parents. Selon nous, il n'est d'ailleurs pas si important de savoir si ces comportements se transmettent génétiquement ou par l'éducation. Le fait est qu'ils sont transmis.

**205.** Ce qui complique les choses est que la plupart des gens portés à se rebeller contre le système industriel sont également préoccupés par les problèmes de surpopulation et font donc peu ou pas d'enfants. En faisant un tel choix, ils laissent la destinée de ce monde entre les mains de ceux qui soutiennent, ou du moins acceptent, le système industriel. Pour assurer la relève, l'actuelle génération de révolutionnaires doit se reproduire abondamment, le problème de la population n'en deviendra pas plus aigu. Et la tâche la plus importante reste celle de se débarrasser du système industriel, parce qu'une fois qu'il aura disparu, la population mondiale diminuera forcément (voir paragraphe [167](#)); en revanche s'il survit, il continuera à développer de nouvelles techniques de production alimentaire, permettant ainsi une croissance presque indéfinie de cette population.

**206.** En matière de stratégie révolutionnaire, nous insistons sur le fait d'avoir pour seul et unique but l'élimination de la technologie moderne, et de n'en laisser aucun autre prendre le pas sur celui-ci. Pour le reste, les révolutionnaires devront procéder de façon empirique. Si l'expérience montre que quelques-unes des recommandations émises ci-dessus ne donnent pas de bons résultats, elles devront être rejetées.

## Les deux technologies

**207.** Certains objecteront sans doute que cette révolution est condamnée à l'échec, pour la raison que la technologie ayant toujours progressé dans l'histoire et jamais régressé, une telle régression serait impossible. Mais ce raisonnement est fallacieux.

**208.** Nous distinguons deux types de technologies : la technologie à petite échelle, mise en œuvre par des communautés restreintes, sans aide extérieure, et la technologie qui implique l'existence de structures sociales organisées sur une grande échelle. Il n'y a pas d'exemple significatif de régression technologique dans les communautés restreintes. En revanche, la technologie de l'autre type régresse *réellement* lorsque la structure dont elle dépend s'effondre. Par exemple, lorsque l'Empire romain se désagrègea, le premier type de technologie survécut parce que n'importe quel artisan intelligent pouvait construire une roue à eau, n'importe quel forgeron pouvait travailler le fer selon les méthodes romaines, etc. Mais la technologie dépendant de l'organisation de l'Empire *régressa*. Ses aqueducs tombèrent en ruine et ne furent jamais reconstruits, ses techniques de construction des routes furent perdues, son système d'égouts fut oublié et d'ailleurs, jusqu'à un passé assez récent, celui des villes européennes ne surpassa pas celui de la Rome antique.

**209.** Cette impression d'un progrès continu de la technologie vient du fait qu'il s'agissait principalement, jusqu'à un siècle ou deux avant la révolution industrielle, d'une technologie à petite échelle. Mais, pour l'essentiel, la technologie élaborée depuis la révolution industrielle est une technologie qui implique l'existence d'une organisation à grande échelle. Prenez l'exemple du réfrigérateur. Il serait pratiquement impossible à une poignée d'artisans locaux d'en construire un sans disposer de pièces usinées ou de l'outillage de l'ère postindustrielle. Si par quelque miracle ils y parvenaient, cela ne leur servirait à rien sans une production régulière d'électricité. Ils devraient donc construire un barrage sur une rivière ainsi qu'un générateur, ce dernier nécessitant beaucoup de fils de cuivre. Imaginez ces artisans en train de fabriquer ces fils sans machines modernes. Et où trouveraient-ils le gaz pour la réfrigération ? Il leur serait beaucoup plus facile de construire une glacière, de conserver la nourriture dans la saumure ou en la séchant, comme cela se faisait avant l'invention du réfrigérateur.

**210.** Il est donc évident que la technique de réfrigération serait perdue si le système industriel s'effondrait brutalement. Il en irait de même pour d'autres techniques impliquant l'existence d'une organisation sociale centralisée. Si elles ont été oubliées pendant plus d'une génération, il faudra des siècles pour les retrouver, comme il a fallu des siècles pour les inventer. Les livres techniques qui subsisteront seront peu nombreux et dispersés. Une société industrielle, si elle repart de zéro et sans aide extérieure, ne peut se construire que par étapes : il faut des outils pour faire des outils pour faire des outils... C'est un long processus de développement économique et d'organisation sociale. Et même en l'absence d'une idéologie opposée à la technologie, il n'y a aucune raison de croire que quiconque désirerait reconstruire la société industrielle. L'enthousiasme pour le « progrès » est un phénomène spécifique aux formes modernes de société, qui ne semble pas avoir existé avant le XVII<sup>e</sup> siècle.

**211.** A l'époque du haut Moyen Âge coexistaient quatre grandes civilisations, qui étaient toutes à peu près aussi « avancées » : l'Europe, le monde islamique, l'Inde et l'Extrême-Orient (Chine, Japon, Corée). Trois d'entre elles restèrent plus ou moins stables, seule l'Europe s'engagea dans un processus dynamique. Personne ne sait

pourquoi cela se passa à ce moment-là ; les historiens ont leurs théories, mais ce ne sont que pures spéculations. Il est clair en tout cas que certaines conditions doivent être réunies pour qu'un développement rapide vers une forme technologique de société ait lieu. Il n'y a donc pas de raison d'affirmer qu'il est impossible de provoquer une régression technologique durable.

**212.** Mais la société ne pourrait-elle *ensuite* recommencer à se développer sous une forme industrielle-technologique ? C'est possible, mais ne pouvant ni anticiper sur ce qui arrivera d'ici cinq cents ou mille ans, ni influencer sur un avenir aussi lointain, il n'est pas utile de s'en préoccuper. Ces problèmes regarderont ceux qui vivront à ce moment-là.

## Les dangers du progressisme

**213.** Ayant besoin à la fois de révolte et d'embrigadement, les progressistes et ceux qui leur ressemblent psychologiquement sont souvent attirés par des mouvements activistes ou subversifs, dont les buts et les membres ne sont pas initialement progressistes. Leur arrivée peut aisément transformer ces organisations en mouvements progressistes, leurs buts se substituant aux buts originels de l'organisation, ou les modifiant.

**214.** Pour pallier ce danger, un mouvement défendant la nature et combattant la technologie doit prendre une position résolument antiprogressiste et doit éviter toute collaboration avec ces gens-là. Le progressisme est à long terme en contradiction avec la nature sauvage, la liberté humaine et l'élimination de la technologie moderne. Il est collectiviste ; il cherche à faire du monde entier — aussi bien de la nature que de l'espèce humaine — un tout unifié. Cela implique l'administration de la nature et de la vie humaine par des sociétés organisées et cela requiert des technologies avancées. On ne peut avoir un monde unifié sans transports rapides et sans communications, on ne peut faire en sorte que tout le monde aime son prochain sans manipulations psychologiques sophistiquées, on ne peut avoir une « société planifiée » sans l'indispensable infrastructure technologique. Par-dessus tout, le progressiste est mû par son besoin de puissance, et il cherche à le satisfaire sur une base collective, en s'identifiant à un mouvement de masse ou à une organisation. Il ne renoncera probablement jamais à la technologie, arme trop précieuse pour exercer un pouvoir collectif.

**215.** L'anarchiste [\(34\)](#) recherche lui aussi le pouvoir, mais un pouvoir exercé par les individus ou les petits groupes ; il veut qu'ils puissent maîtriser leurs conditions d'existence. Il s'oppose à la technologie parce qu'elle rend les petits groupes dépendants des grandes organisations.

**216.** Certains progressistes ont l'air de s'opposer à la technologie ; cela durera tant qu'ils seront exclus de la direction du système. Mais si le progressisme devient un jour dominant dans notre société et qu'alors il dispose de la technologie, les progressistes s'en serviront avec enthousiasme et favoriseront son développement. Ils ne feront ainsi que répéter ce qu'ils ont déjà fait tant de fois par le passé. Quand

les bolcheviques étaient minoritaires en Russie, ils étaient vigoureusement opposés à la censure et à la police secrète, ils prônaient l'autodétermination des minorités nationales, etc. ; mais, aussitôt arrivés au pouvoir, ils imposèrent une censure plus stricte, créèrent une police secrète encore plus implacable que celle du tsarisme et opprimèrent les minorités nationales au moins autant que l'avaient fait les tsars. Aux États-Unis, il y a une vingtaine d'années, alors que les progressistes étaient en minorité dans les universités, les professeurs progressistes s'étaient fait les ardents défenseurs de la liberté d'expression ; aujourd'hui ils ont réussi à imposer leur mode de pensée, à l'exclusion de tout autre, dans les universités où ils sont majoritaires : c'est le «politiquement correct». Même chose pour la technologie : s'ils arrivent jamais à la contrôler, ils s'en serviront pour opprimer tout le monde.

**217.** Lors des révolutions passées, les progressistes les plus avides de pouvoir ont chaque fois collaboré initialement avec des révolutionnaires de diverses tendances, y compris libertaire, pour ensuite les trahir et s'emparer du pouvoir. Ainsi Robespierre pendant la Révolution française, les bolcheviques pendant la Révolution russe, les communistes en Espagne en 1938 et Castro avec ses partisans à Cuba. Il serait donc complètement idiot, pour des révolutionnaires authentiques, de collaborer avec eux aujourd'hui.

**218.** Différents penseurs ont souligné le caractère religieux de l'idéologie progressiste. Ce n'est pas une religion au sens strict du terme parce qu'elle ne postule pas l'existence d'un être surnaturel. Mais pour le militant progressiste, l'idéologie joue un rôle semblable à celui d'une religion. Il a *besoin* de croire en elle ; elle occupe une place vitale dans son économie psychologique. Ses croyances ne sont pas aisément modifiées par la logique ou par les faits. Il a la conviction profonde que son idéologie est moralement Juste (avec un grand J), et que ce n'est pas seulement un droit, mais un devoir, d'imposer à tous la morale progressiste. (Cependant, beaucoup de ceux que nous appelons «progressistes» ne se définissent pas comme tels et ne qualifieraient pas de «progressistes» leurs convictions. Nous utilisons ce terme parce que nous ne trouvons pas d'autre mot pour désigner la nébuleuse qui rassemble des credos voisins : féminisme, droits des homosexuels, le «politiquement correct», etc., tous mouvements qui ont une grande affinité avec la vieille gauche progressiste. Voir paragraphes 227-230.)

**219.** L'idéologie progressiste est totalitaire. Partout où le progressisme est en position de force, il cherche à envahir le moindre recoin de la vie privée et à modeler toute pensée, parce que son idéologie a un caractère quasi religieux et que tout ce qui est contraire à ses croyances incarne le péché. Mais si le progressisme est totalitaire, c'est surtout en raison du besoin de puissance de ses militants, besoin qu'ils cherchent à satisfaire en s'identifiant à un mouvement social et en essayant de réaliser leur auto-accomplissement par la poursuite des objectifs de ce mouvement (voir paragraphe 83). Ils ne sont pourtant jamais satisfaits, quelle que soit la réussite du mouvement, parce que leur activisme est une activité de substitution (voir paragraphe 41). Leur motivation réelle n'est pas d'atteindre leurs buts affichés mais d'éprouver un sentiment de puissance en luttant pour imposer certaines mesures sociales (35). Ils ne sont par conséquent jamais satisfaits par celles qu'ils ont déjà obtenues ; leur besoin d'auto-accomplissement les pousse à chercher sans cesse autre chose. Ils revendiquent l'égalité des chances pour les minorités puis, quand cet

objectif est atteint, ils veulent que soient imposés des quotas d'embauche pour chaque minorité. Ils traqueront pour le rééduquer quiconque gardera dans un coin de son esprit un jugement dépréciatif pour une quelconque minorité. Les minorités ethniques ne leur suffisent pas ; personne ne doit se permettre de juger négativement les homosexuels, les handicapés, les gros, les vieux, les laids, etc. Il ne suffit pas d'avertir le public des méfaits du tabac ; une mise en garde doit être imprimée sur chaque paquet de cigarettes ; ensuite il faut réduire, si ce n'est interdire, toute publicité pour le tabac. Les activistes ne seront satisfaits que lorsque le tabac sera complètement prohibé, puis viendra le tour de l'alcool, de la nourriture non diététique, etc. Ils se sont élevés contre les mauvais traitements infligés aux enfants, ce qui est raisonnable. Mais maintenant ils voudraient interdire jusqu'à la simple fessée. Après quoi, ils s'attaqueront à une autre chose qu'ils déclareront malsaine, puis à une autre, et encore à une autre. Ils ne seront pas satisfaits tant qu'ils n'exerceront pas un contrôle total sur l'éducation des enfants. Et alors ils enfourcheront un nouveau cheval de bataille.

**220.** Supposez qu'on leur demande de dresser une liste de *tout* ce qui cloche dans la société, et qu'on réalise *tous* les changements sociaux qu'ils exigent. on peut affirmer sans risque de se tromper que très vite ils trouveront de nouveaux motifs de se plaindre, de nouveaux «maux» sociaux à corriger puisque, encore une fois, c'est moins la misère de la société que leur instinct de puissance qui les pousse à vouloir imposer leurs solutions.

**221.** En raison des interdits que fait peser sur leurs comportements et leurs pensées leur niveau élevé de socialisation, de nombreux progressistes de type sursocialisé ne peuvent s'adonner au carriérisme à la façon de tous. Il n'y a qu'un exutoire moralement acceptable à leur instinct de puissance : la lutte pour imposer leur morale à tout le monde.

**222.** Les progressistes, en particulier ceux du type sursocialisé, sont des «vrais croyants», au sens du terme utilisé par Eric Hoffer dans son livre *The True Believer*. Pourtant, les vrais croyants ne sont pas tous du même type psychologique que les progressistes. Un vrai croyant nazi, par exemple, est sans doute très différent psychologiquement du vrai croyant progressiste. Les vrais croyants, par leur aptitude à se consacrer fanatiquement à une cause, sont des déments utiles, peut-être nécessaires, à tout mouvement révolutionnaire. Cette constatation soulève un problème que nous avouons ne pas être en mesure de résoudre. Nous ne sommes pas certains de savoir comment orienter les énergies de telles gens vers une révolution antitechnologique. Tout ce que nous pouvons dire pour l'instant, c'est qu'aucun d'entre eux ne sera une recrue sûre pour la révolution, à moins que son engagement ne soit exclusivement dirigé vers la destruction de la technologie. S'il a aussi un autre idéal, il voudra probablement mettre la technologie au service de celui-ci (voir paragraphes [220](#), [221](#)).

**223.** Quelques lecteurs se diront peut-être: «Ce truc sur le progressisme est un tas de conneries. Marius et Jeannette, qui sont progressistes, n'ont pas toutes ces tendances totalitaires.» Il est vrai que de nombreux militants, et même probablement la majorité, sont des personnes honnêtes, qui croient sincèrement faire preuve d'une

certaine tolérance, et ne songent pas à employer la manière forte pour imposer leur programme. Nos remarques n'ont pas pour but de caractériser chaque individu, mais de décrire le caractère général du progressisme en tant que mouvement. Et le caractère général d'un mouvement n'est pas automatiquement déterminé par l'importance numérique relative des divers genres d'individus qui y participent.

**224.** Ce sont en général les assoiffés de pouvoir qui parviennent à la direction des mouvements progressistes, car ce sont eux qui se battent le plus féroce pour cela. Nombreux sont alors les progressistes plus désintéressés qui désapprouvent intérieurement la plupart des actions de leurs dirigeants mais ne peuvent se résoudre à les combattre. Ils *ont besoin* de leur foi dans le mouvement et, faute de pouvoir y renoncer, ils continuent à suivre ces dirigeants. En vérité, *quelques* militants ont le courage de s'opposer aux tendances totalitaires naissantes, mais ils sont en général vaincus, car les carriéristes sont mieux organisés, plus impitoyables et machiavéliques, et ils ont pris soin d'asseoir leurs positions.

**225.** Ce phénomène est apparu clairement en Russie et dans d'autres pays où les progressistes ont pris le pouvoir. De la même façon, avant l'effondrement du communisme en URSS, les progressistes occidentaux critiquaient peu ce pays. Si on insistait, ils finissaient par admettre que l'URSS était critiquable, mais ils trouvaient rapidement des excuses aux communistes et commençaient à parler des erreurs des pays occidentaux. Ils s'élevaient systématiquement contre la résistance militaire de l'Ouest aux agressions communistes. Partout dans le monde les progressistes protestèrent vigoureusement contre l'engagement militaire des États-Unis au Vietnam, mais ils se turent lorsque l'URSS envahit l'Afghanistan. Non parce qu'ils approuvaient l'intervention soviétique, mais parce qu'il aurait été contraire à leur foi de se mettre en opposition avec le communisme. Aujourd'hui, dans les universités où le «politiquement correct» s'est imposé, il y a probablement de nombreux progressistes qui désapprouvent en privé la suppression de la liberté d'expression, mais ils se taisent.

**226.** Ainsi le fait que de nombreux progressistes soient, pris individuellement, doux et plutôt tolérants n'empêche en rien le progressisme dans son ensemble de présenter une tendance totalitaire.

**227.** Il y a une grande faiblesse dans notre propos : ce que nous entendons par «progressisme» est encore loin d'être clair. Il nous est difficile de faire mieux. Le progressisme se trouve aujourd'hui morcelé en un grand nombre de mouvements activistes. Mais tous les mouvements activistes ne sont pas progressistes et certains d'entre eux — l'écologisme radical, par exemple — se composent à la fois de progressistes et de non-progressistes qui auraient mieux à faire que de s'associer avec ces gens. Il existe toute une gradation entre progressistes et non-progressistes, et nous aurions nous-mêmes souvent beaucoup de peine à décider si un individu donné est progressiste ou non. Notre définition du progressisme, aussi peu précise soit-elle, se déduit des arguments que nous avons avancés dans ce texte, et le seul conseil que nous pouvons donner au lecteur est de se servir de son propre jugement pour décider qui est progressiste.

**228.** Il peut être néanmoins utile de dresser une liste des critères permettant de caractériser le progressisme en se gardant de les appliquer de façon dogmatique. Certains individus répondent à certains de ces critères sans être progressistes, tandis que certains progressistes peuvent ne répondre à aucun de ces critères. Là encore, il faut simplement faire preuve de bon sens.

**229.** Le progressiste est partisan d'un collectivisme à grande échelle. Il insiste sur le devoir de l'individu de servir la société, et sur le devoir de la société de prendre soin de l'individu. Il rejette l'individualisme et prend souvent un ton moralisateur. Il est souvent favorable au contrôle des armes à feu, à l'éducation sexuelle et à toutes les méthodes d'éducation pédagogiquement «avancées», à la planification, à «l'action positive», au multiculturalisme. Il s'identifie habituellement aux victimes et s'oppose à la compétition, à la violence, mais trouve souvent des excuses aux progressistes qui la pratiquent. Il aime à aligner les poncifs de gauche, «racisme», «sexisme», «homophobie», «capitalisme», «impérialisme», «néocolonialisme», «génocide», «progrès social», «justice sociale», «citoyenneté». Le signe le plus certain d'une mentalité progressiste est peut-être la tendance à sympathiser avec les mouvements suivants : le féminisme, les droits des homosexuels, ceux des minorités, des handicapés, des animaux, le «politiquement correct». Quiconque se solidarise avec *tous* ces mouvements est presque à coup sûr un progressiste **(36)**.

**230.** Les progressistes dangereux, c'est-à-dire les carriéristes du mouvement, sont souvent caractérisés par leur morgue ou leur dogmatisme idéologique. Mais plus dangereux encore sont ceux qui, appartenant au type sursocialisé, évitent de heurter leurs interlocuteurs par des manifestations d'agressivité et se gardent d'afficher leurs convictions ; ils travaillent discrètement et insidieusement à promouvoir les valeurs collectivistes, les techniques «avancées» d'éducation pour socialiser les enfants, la dépendance de l'individu à l'égard du système, etc. Ces crypto-progressistes (comme on peut les appeler) s'apparentent par leur pratique à un certain type bourgeois, mais s'en différencient par leur psychologie, leur idéologie et leurs motivations. Si le bourgeois ordinaire défend le contrôle des individus par le système, c'est pour protéger son mode de vie, ou simplement par conformisme. Le crypto-progressiste aspire au même contrôle, mais parce qu'il est un vrai croyant de l'idéologie collectiviste. Le crypto-progressiste diffère du type moyen de progressiste sursocialisé en ceci qu'il est moins révolté et mieux intégré. Il diffère du bourgeois ordinaire bien intégré en ceci qu'une sorte de vide intérieur le pousse à se dévouer à une cause et à se fondre dans une collectivité. Et, quoique bien sublimé, son goût pour le pouvoir est sans doute plus violent que celui du bourgeois moyen.

## Note finale

**231.** Nous avons énoncé tout au long de ces pages des affirmations imprécises et d'autres qui mériteraient toutes sortes de nuances et de restrictions. Certaines sont peut-être même totalement fausses. Un manque d'informations suffisantes et la nécessité d'être brefs nous ont empêchés d'être plus précis et d'apporter toutes les nuances nécessaires. Dans une analyse de ce genre, chacun est largement

tributaire de son intuition, au risque parfois de se tromper. Nous ne prétendons, avec ce texte, à rien d'autre qu'à fournir une approximation sommaire de la vérité.

**232.** Nous le pensons malgré tout exact dans ses grandes lignes. Nous avons décrit le progressisme sous sa forme moderne, en tant que phénomène propre à notre époque, et en tant que symptôme de la perturbation du processus d'auto-accomplissement. Peut-être nous trompons-nous. Des individus sursocialisés cherchant à satisfaire leur instinct de puissance en imposant partout leur morale existent certainement depuis longtemps. Mais nous pensons que le rôle décisif joué par les sentiments d'infériorité, d'auto-dépréciation, d'impuissance, d'identification aux victimes est une particularité du progressisme moderne. L'identification aux victimes a pu exister jusqu'à un certain point dans le progressisme du XIXe siècle ou dans le christianisme primitif, mais il nous semble que des symptômes comme la dépréciation de soi, etc., n'ont jamais été aussi manifestes. Mais nous ne sommes pas en mesure d'affirmer qu'il n'y a jamais eu dans l'histoire un mouvement comparable au progressisme moderne. C'est un point important auquel les historiens devraient prêter attention.

---

# NOTES

## *Paragraphe 19*

1. Nous affirmons que la plupart, sinon *tous* les fonceurs et les battants souffrent d'un sentiment d'infériorité.

## *Paragraphe 25*

2. A l'époque victorienne, de nombreux individus sursocialisés souffraient de graves problèmes psychologiques dus au refoulement ou aux tentatives de refoulement de leur sexualité, et Freud a fondé ses théories là-dessus. Aujourd'hui, la socialisation ne fait plus porter le refoulement sur la sexualité mais sur l'agressivité.

## *Paragraphe 27*

3. Cela n'inclut pas forcément les spécialistes des sciences «dures».

## *Paragraphe 28*

4. Nombreux sont les individus de la classe moyenne ou aisée qui refusent, plus ou moins secrètement, certaines de ces valeurs, mais les médias parlent très peu de cette résistance. Dans notre société, la propagande se consacre principalement à la défense des valeurs établies. La raison majeure pour laquelle ces valeurs sont devenues, pour ainsi dire, les valeurs officielles, c'est leur utilité au fonctionnement du système industriel. On condamne la violence parce qu'elle gêne le fonctionnement du système, le racisme parce que les conflits ethniques le perturbent également, et la discrimination parce qu'elle l'empêche d'utiliser le talent de certains membres des groupes minoritaires. La pauvreté doit être «éradiquée» en raison des problèmes que posent les exclus et parce que le fait de les côtoyer démoralise les autres classes. Les femmes sont encouragées à faire carrière : leurs aptitudes se sont révélées utiles et, de plus, en s'y intégrant par un travail régulier, elles deviennent dépendantes du système plutôt que de leur famille. Ce qui contribue à affaiblir la solidarité familiale. (Les dirigeants disent qu'ils souhaitent renforcer la famille, mais tout ce qu'ils veulent c'est qu'elle soit un instrument efficace pour la socialisation des enfants. Le système ne peut pas se permettre — voir paragraphes 51, 52 — de laisser la famille ou d'autres groupes restreints être forts ou autonomes.)

## *Paragraphe 42*

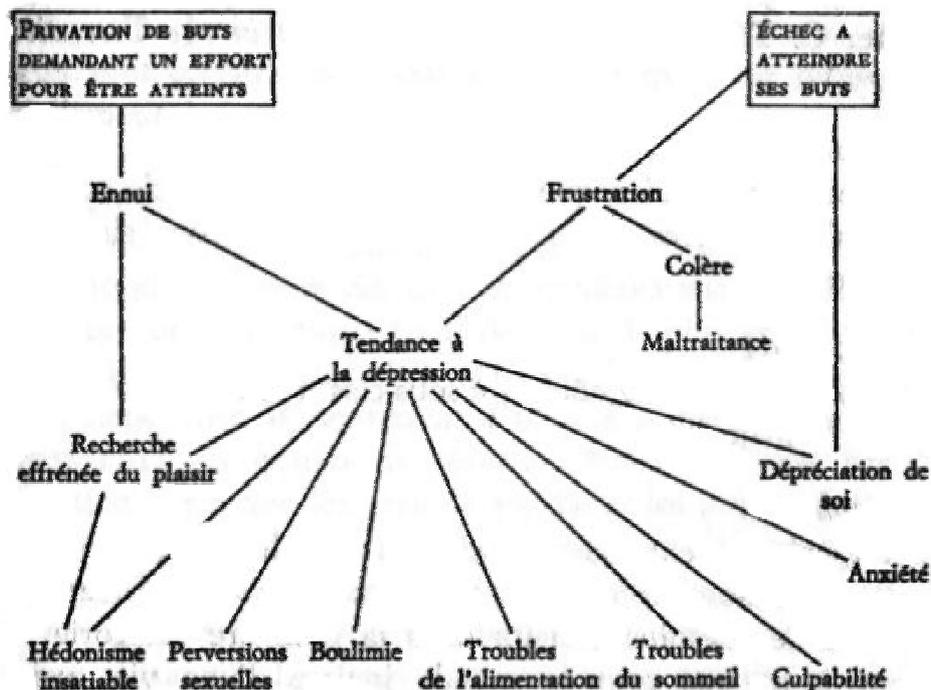
5. On dira peut-être que la plupart des gens ne tiennent pas à décider eux-mêmes et préfèrent que des dirigeants pensent pour eux. Ce qui n'est pas entièrement faux. Ils aiment prendre des décisions sur les problèmes mineurs ; mais quand il s'agit de questions délicates et fondamentales, trancher implique de passer par un conflit intérieur, et la plupart des gens détestent ça. De sorte qu'ils sont portés à laisser à d'autres le soin de prendre les décisions délicates. Les gens sont en général plus portés à suivre qu'à diriger ; ils aiment néanmoins avoir des relations personnelles et

directes avec leurs dirigeants et participer jusqu'à un certain point aux décisions délicates. Dans cette mesure au moins, ils ont besoin d'autonomie.

Paragraphe 44

6. Certains de ces symptômes ressemblent à ceux d'animaux en cage. Voici comment ils se manifestent, faute d'un auto-accomplissement le bon sens suffit pour comprendre que l'absence de buts demandant un effort pour être atteints engendre l'ennui et que souvent ce dernier, s'il dure, conduit en définitive à la dépression. L'échec à atteindre ses buts conduit à la frustration et à l'autodépréciation, la frustration, à la colère; la colère à l'agressivité, souvent sous forme de mauvais traitements infligés aux femmes et aux enfants. Une frustration permanente conduit habituellement à la dépression et cette dernière à la culpabilité, aux troubles du sommeil et de l'alimentation, et au dégoût de soi. Ceux qui sont enclins à la dépression recherchent un antidote dans le plaisir, d'où l'hédonisme insatiable et les excès sexuels, accompagnés de perversions agissant comme nouvelles stimulations. L'ennui génère la même chose car, lorsque l'on n'a aucun but, on se met souvent à rechercher frénétiquement le plaisir (voir le diagramme ci-après).

DIAGRAMME DES SYMPTOMES RESULTANT DE LA PERTURBATION DE L'AUTO-ACCOMPLISSEMENT



Ce qui précède est une simplification. La réalité est plus complexe, et bien entendu, l'absence d'auto-accomplissement n'est pas la *seule* origine de tels symptômes. D'ailleurs, quand nous parlons de dépression, nous parlons surtout de ses formes bénignes et non de celles qui relèvent de la psychiatrie. De même lorsque nous parlons de buts à atteindre, ce ne sont pas forcément des buts à long terme, longuement médités. Pour la plupart des gens, tout au long de l'histoire de

l'humanité, l'objectif d'assurer leur subsistance au jour le jour (en fait de nourrir leur famille quotidiennement) était un but amplement suffisant.

#### *Paragraphe 52*

7. On peut dans une certaine mesure faire une exception pour quelques groupes inactifs et repliés sur eux-mêmes, comme les Amish, qui n'ont guère d'influence sur la société. Par ailleurs, il existe aujourd'hui aux États-Unis d'autres petites communautés authentiques, par exemple les gangs de jeunes ou les sectes. Tout le monde considère ces groupes comme dangereux, et ils le sont effectivement, parce que leurs membres sont plus solidaires entre eux qu'envers le système, de sorte que ce dernier ne peut les contrôler. Prenons l'exemple des gitans. En cas de vol ou de fraude, ils sont protégés par leur clan, trouvant toujours d'autres gitans prêts à témoigner pour «prouver» leur innocence. Le système aurait de sérieux problèmes si de trop nombreuses personnes appartenaient à de tels groupes. Quelques penseurs chinois du début du XXe siècle, soucieux de moderniser la Chine, reconnaissaient la nécessité de briser pour ce faire les petits groupes sociaux, tels la famille. Selon Sun Yat-sen : «Le peuple chinois avait besoin d'une nouvelle vue de patriotisme, qui entraînerait un transfert de loyauté de la famille vers l'État...» Selon Li Huang : «Les liens traditionnels, en particulier les liens familiaux, devaient être rompus pour que le nationalisme se développe en Chine.» (Chester C. Tan, *Chinese Political Thoughts in the Twentieth Century.*)

#### *Paragraphe 56*

8. Nous savons bien que l'Amérique du XIXe siècle connaissait aussi de graves problèmes, mais nous devons simplifier pour être brefs.

#### *Paragraphe 61*

9. Nous laissons de côté la «sous-classe». Nous ne parlons que de la majorité.

#### *Paragraphe 62*

10. Quelques experts en sciences sociales, éducateurs et autres professionnels de la «santé mentale» s'efforcent de cantonner les besoins sociaux dans la première catégorie, en veillant à ce que tout le monde jouisse d'une vie sociale satisfaisante.

#### *Paragraphes 63, 82*

11. Le désir inextinguible de biens matériels est-il vraiment une création artificielle de l'industrie publicitaire ? Ce désir n'est certainement pas inné chez l'homme. Dans de nombreuses cultures les individus avaient peu de désirs matériels, hormis ceux liés à leurs besoins élémentaires (les aborigènes d'Australie, les paysans mexicains, certaines cultures africaines). On connaît néanmoins d'autres cultures préindustrielles dans lesquelles l'acquisition matérielle a joué un rôle important ; nous ne pouvons donc pas affirmer que notre culture centrée sur la consommation soit uniquement une création de l'industrie publicitaire. Il reste néanmoins évident que la

publicité et le marketing ont eu une part prépondérante dans cette création. Les grands groupes qui dépensent des millions dans la publicité ne se livreraient pas à de telles dépenses sans être assurés que cela leur rapporte plus encore. Un membre de FC rencontra il y a quelques années un directeur des ventes qui eut la franchise de lui dire : « Notre boulot est d'amener les gens à acheter des choses qu'ils ne veulent pas, et dont ils n'ont pas besoin. » Il exposa ensuite comment un vendeur professionnel inexpérimenté pouvait expliquer aux gens à quoi sert un produit et ne rien vendre, alors qu'un vendeur professionnel pouvait vendre n'importe quoi aux mêmes personnes. Cela montre que les gens sont conditionnés pour acheter ce qu'ils ne désirent pas réellement.

#### *Paragraphe 64*

**12.** Cette inanité semble être devenue un problème moins dramatique au cours des quinze dernières années: la sécurité physique et économique étant devenue de plus en plus précaire et difficile à obtenir, c'est elle qui fait désormais office de but. Cependant le sentiment d'inanité a été remplacé par la frustration du besoin de sécurité. Nous insistons sur cette question parce que les gens de gauche et les progressistes aimeraient résoudre nos problèmes sociaux en faisant garantir la sécurité individuelle par la société ; même si cela était possible, le résultat serait seulement de ramener au premier plan le sentiment d'inanité. La vraie question n'est pas de savoir si la société garantit bien ou mal la sécurité de chacun ; le problème est que les gens dépendent du système pour leur sécurité au lieu que celle-ci soit leur affaire. C'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles certains se mettent dans tous leurs états dès qu'on remet en cause le droit d'être armé; la possession d'une arme les rend maîtres de cet aspect de leur sécurité.

#### *Paragraphe 66*

**13.** Les efforts des conservateurs pour diminuer le nombre des réglementations administratives ne profitent guère à l'individu ordinaire. D'une part, parce que seules quelques-unes peuvent être éliminées, la plupart étant indispensables. D'autre part, les dérégulations les plus nombreuses concernent l'homme d'affaires et non l'individu moyen, de sorte que leur principal effet est de faire passer le pouvoir aux grandes entreprises privées. L'ingérence de l'État dans la vie de chacun est remplacée par l'ingérence des grandes entreprises, ce qui laisse toute latitude pour déverser davantage de chimiques dans l'eau, par exemple, et il en résultera une augmentation des cancers. Les conservateurs prennent vraiment l'individu moyen pour un pauvre type, exploitant son ressentiment envers la bureaucratie d'État pour favoriser le pouvoir des entreprises privées.

#### *Paragraphe 73, 153*

**14.** Quand quelqu'un manifeste son accord avec l'utilisation de la propagande dans un domaine particulier, il emploie le terme d'«éducation » ou utilise un euphémisme approchant. Mais la propagande reste la propagande, quel que soit le but dans lequel elle est utilisée.

#### *Paragraphe 83*

**15.** Nous n'approuvons ni ne désapprouvons l'invasion du Panama. Nous la citons seulement pour illustrer notre propos.

*Paragraphe 95*

**16.** Lorsque les colonies américaines étaient réglées par les lois britanniques, la liberté était moins bien garantie légalement qu'après l'adoption de la Constitution américaine ; la liberté individuelle était pourtant plus grande dans l'Amérique préindustrielle avant comme après la guerre d'Indépendance, qu'après la révolution industrielle. Dans *Violence in America : Historical and Comparative Perspectives*, publié sous la direction de Hugh Davis Graham et Ted Robert Gurr, Roger Lane expose au chapitre 12 comment, dans l'Amérique préindustrielle, l'individu ordinaire jouissait de plus d'indépendance et d'autonomie qu'aujourd'hui, et comment le processus d'industrialisation conduit nécessairement à la restriction de la liberté individuelle.

*Paragraphe 117*

**17.** Les apologistes du système aiment à citer des cas d'élections où une ou deux voix ont fait la différence, mais de tels cas sont rares.

*Paragraphe 119*

**18.** «Dans les régions technologiquement avancées, les hommes mènent aujourd'hui des existences très similaires, en dépit des différences géographiques, religieuses ou politiques. Les vies quotidiennes d'un employé de banque chrétien à Chicago, d'un employé de banque bouddhiste à Tokyo et d'un employé de banque à Moscou se ressemblent beaucoup plus qu'elles ne ressemblent à la vie d'un homme ayant vécu il y a mille ans. Ces ressemblances sont le résultat d'une technologie commune.» (L. Sprague, *The Ancient Engineers*.) Les vies de ces trois employés ne sont pas *identiques*. L'idéologie a quand même *quelque* influence, mais toutes les sociétés technologiques, pour survivre, doivent suivre *approximativement* le même chemin.

*Paragraphe 123*

**19.** Imaginez un chercheur en génétique irresponsable produisant en série des terroristes.

*Paragraphe 124*

**20.** Un dernier exemple à propos des conséquences néfastes du progrès médical : supposez qu'on découvre un traitement efficace contre le cancer. Même si ce traitement, en raison de son prix, est réservé à une élite, cela réduira considérablement les motifs de cesser la dispersion de substances cancérigènes dans l'environnement.

*Paragraphe 128*

**21.** Beaucoup pourront trouver paradoxal qu'une accumulation de bienfaits puisse aboutir à un mal : nous illustrerons donc notre propos par une analogie. Imaginez

une partie d'échecs entre A et B. Un grand maître, appelons-le C, regarde jouer A qui, bien entendu, veut gagner la partie. Si C lui indique un bon coup, il aidera A. Mais supposez maintenant que C indique à A *tous* les coups à jouer. Dans le premier cas, il rend service à A en lui montrant le meilleur mouvement, mais dans le second, il sabote la partie car A n'a plus d'intérêt à jouer, quelqu'un d'autre jouant à sa place. L'homme moderne se trouve dans la même position que A. Le système rend sa vie plus facile, mais il le prive du même coup de la maîtrise de son sort.

#### *Paragraphe 137*

**22.** Nous ne considérons ici que le conflit entre des valeurs qui sont celles de la majorité des gens. Par souci de simplicité, nous ne parlons pas des valeurs « marginales », comme l'idée selon laquelle la nature sauvage passe avant le bien-être économique.

**23.** L'intérêt personnel n'est pas nécessairement d'ordre matériel. Ce peut être la satisfaction d'un besoin psychologique, comme, par exemple, la promotion d'une idéologie ou d'une religion.

#### *Paragraphe 139*

**24.** Une nuance: le système a intérêt, dans certains domaines, à laisser une certaine marge de liberté. La liberté économique, avec ses conditions et ses contraintes, s'est avérée propice à la croissance économique. Mais seule une liberté planifiée, circonscrite et limitée l'intéresse, évidemment. L'individu doit toujours être tenu en laisse, même si cette laisse est parfois assez longue (voir paragraphes 94, 97).

#### *Paragraphe 143*

**25.** Nous ne voulons pas dire que l'efficacité ou le potentiel de survie d'une société a toujours été inversement proportionnel à la somme de contraintes ou d'inconfort imposés aux hommes. Tel n'est certainement pas le cas. On est en droit de penser que de nombreuses sociétés primitives soumettaient les hommes à des pressions moindres que ne le fait la société européenne ; cette dernière s'est pourtant montrée bien plus efficace que n'importe laquelle de ces sociétés et les a toujours vaincues grâce à la supériorité que lui conférait la technologie.

#### *Paragraphe 147*

**26.** Si vous pensez qu'un renforcement de la répression est la solution qui s'impose pour empêcher les crimes, dites-vous bien que la définition du crime donnée par la société n'est pas obligatoirement la même que la *vôtre*. Aujourd'hui, fumer de la marijuana est un « crime » et, dans certains de nos États, c'en est également un que de posséder une arme à feu non déclarée. Demain, posséder *n'importe quelle* arme à feu, déclarée ou non, peut en devenir un ; de même pour des méthodes d'éducation aujourd'hui blâmées, comme la fessée. Dans certains pays, l'expression d'opinions dissidentes est un crime, et cela pourrait aussi bien arriver aux États-Unis, car aucun système politique ni aucune constitution ne sont éternels. Si une société a besoin de se doter d'un puissant appareil répressif, c'est qu'il y a en elle quelque chose qui cloche. Les pressions subies doivent être vraiment énormes pour que tant

de gens refusent de suivre les règles, ou ne le fassent que sous la contrainte. De nombreuses sociétés du passé fonctionnaient très bien avec un appareil répressif minime, voire inexistant.

#### *Paragraphe 151*

**27.** Bien entendu, les sociétés du passé se sont donné des moyens d'agir sur le comportement humain, mais ces moyens étaient primitifs et peu efficaces comparés aux moyens techniques développés aujourd'hui.

#### *Paragraphe 152*

**28.** Certains psychologues ont cependant exprimé publiquement leur mépris pour la liberté humaine. Et le mathématicien Claude Shannon, cité dans la revue *Omni* (août 1987) déclarait: «Je vois venir l'époque où nous serons aux robots ce que les chiens sont aux hommes, et je suis un fan des machines.»

#### *Paragraphe 154*

**29.** Ce n'est pas de la science-fiction !! Après avoir écrit ce paragraphe, nous sommes tombés sur un article de la revue *Scientific American* selon lequel des scientifiques s'appliquent à développer des techniques pour identifier et traiter les criminels en puissance à l'aide de moyens psychologiques et biologiques combinés. Certains scientifiques préconisent même une application obligatoire du traitement, qui pourrait être au point dans un futur proche. (Voir « Seeking the Criminal Element», W. Wayt Gibbs, *Scientific American*, mars 1995). Peut-être penserez-vous qu'il n'y a rien à objecter puisque ce traitement sera appliqué aux individus susceptibles de devenir des criminels violents. Mais les choses ne s'arrêteront évidemment pas là. Un traitement sera ensuite appliqué à ceux qui pourraient conduire en état d'ivresse (ils mettent aussi la vie des autres en danger), puis à ceux qui donnent la fessée à leurs enfants, et puis aux écologistes qui sabotent le matériel de déforestation, finalement à tous ceux dont le comportement gêne le système.

#### *Paragraphe 184*

**30.** Il existe un autre avantage à cette proposition : de nombreuses personnes considèrent la nature avec une sorte de vénération que l'on peut assimiler au sentiment religieux ; elle pourrait ainsi être idéalisée à la manière d'une divinité. Si de nombreuses sociétés ont pu se servir de la religion pour défendre et légitimer l'ordre établi, celle-ci a aussi été un point d'appui pour la rébellion. Introduire un élément religieux dans la lutte contre la technologie peut donc s'avérer utile, d'autant que la société occidentale moderne n'a plus aucun fondement religieux solide. De nos jours, la religion est tantôt utilisée comme caution grossière d'un égoïsme mesquin et aveugle (c'est le cas pour certains conservateurs), tantôt exploité cyniquement pour faire de l'argent (dans le cas des évangélistes). Elle a dégénéré en un vulgaire irrationalisme (les fondamentalistes protestants, les sectes) ou se contente de stagner (le catholicisme, le protestantisme). En Occident, la seule chose se rapprochant d'une religion puissante et dynamique fut au XXe siècle le progressisme, mais ce mouvement est aujourd'hui divisé et ne propose plus de but clair et unifié qui puisse susciter l'enthousiasme. Il y a donc un vide religieux dans notre société, que

pourrait peut-être combler une religion basée sur la nature en opposition à la technologie. Mais cela serait une erreur d'essayer de confectionner artificiellement une religion pour remplir ce rôle, car une telle religion créée de toutes pièces serait probablement un échec. Prenons le culte de «Gaïa». Ses adeptes y croient-ils vraiment ou bien jouent-ils simplement la comédie ? Dans ce dernier cas, leur religion sera un fiasco. Il vaut sans doute mieux ne pas essayer d'introduire la religion dans le conflit qui oppose la nature à la technologie, sauf si on croit vraiment à cette religion et si on constate qu'elle suscite chez de nombreuses autres personnes une adhésion forte, sincère et profonde.

#### *Paragraphe 189*

**31.** A supposer qu'un tel assaut final se produise. Il se peut également que le système industriel soit détruit petit à petit (voir paragraphes 4, 167 et note 4).

#### *Paragraphe 193*

**32.** Il est même possible que la révolution consiste, à long terme, en un changement complet d'attitude envers la technologie et aboutisse à un dépérissement progressif et indolore du système industriel. Nous aurons bien de la chance si cela arrive. Il est malheureusement bien plus probable que le passage à une société non technologique s'accompagne d'immenses difficultés, de beaucoup de conflits et de désastres.

#### *Paragraphe 195*

**33.** Les structures économiques et technologiques d'une société sont beaucoup plus importantes que ses structures politiques dans la détermination du mode de vie de l'homme ordinaire (voir paragraphes 95, 119 et notes 16, 18).

#### *Paragraphe 215*

**34.** Cette affirmation fait référence notre conception de l'anarchisme. On a qualifié d'anarchistes les positions les plus diverses, et nombreux sont ceux qui se déclarent anarchistes et n'accepteraient pas notre affirmation du paragraphe 215. On notera, d'ailleurs, qu'il existe un mouvement anarchiste non violent dont les membres ne reconnaîtraient probablement pas FC comme anarchiste et n'approuveraient certainement pas ses méthodes violentes.

#### *Paragraphe 219*

**35.** De nombreux progressistes sont aussi motivés par l'agressivité, mais leur agressivité a sans doute en partie pour origine un besoin de puissance insatisfait.

#### *Paragraphe 229*

**36.** Il s'agit de bien comprendre que nous parlons des gens qui sympathisent avec ces *mouvements* sous leurs formes actuelles : on n'est pas nécessairement un progressiste parce qu'on est favorable à l'égalité des droits des femmes, des homosexuels, etc. Les mouvements féministes, homosexuels, etc. ont une coloration

idéologique particulière qui est caractéristique du progressisme; si on pense, par exemple, que les femmes devraient avoir la mêmes droits que les hommes, cela n'implique pas forcément qu'on doive sympathiser avec le mouvement féministe d'aujourd'hui.